

FAIRE L'AMOUR
roman

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

HIVER

I

J'avais fait remplir un flacon d'acide chlorhydrique, et je le gardais sur moi en permanence, avec l'idée de le jeter un jour à la gueule de quelqu'un. Il me suffirait d'ouvrir le flacon, un flacon transparent qui avait contenu auparavant de l'eau oxygénée, de viser les yeux et de m'enfuir. Je me sentais curieusement apaisé depuis que je m'étais procuré ce flacon de liquide incolore et corrosif, qui pimentait mes heures et acérait mes pensées. Mais Marie se demandait, avec une inquiétude peut-être justifiée, si ce n'était pas dans mes yeux à moi, dans mon propre regard, que cet acide finirait. Ou dans sa gueule à elle, dans son visage en pleurs depuis tant de semaines. Non, je ne crois pas, lui disais-je avec un gentil sourire de dénégation. Non, je ne crois pas, Marie, et, de la main, sans la quitter des yeux, je caressais doucement la courbe évasée du flacon dans la poche de ma veste.

Avant même qu'on s'embrasse pour la première fois, Marie s'était mise à pleurer. C'était dans un taxi, il y a sept ans et plus, elle était assise à côté de moi dans la pénombre du taxi, le visage en pleurs, que traversaient les ombres fuyantes des quais de la Seine et les reflets jaunes et blancs des phares des voitures que nous croisions. Nous ne nous étions pas encore embrassés à ce moment-là, je ne lui avais pas encore pris la main, je ne lui avais pas fait la moindre déclaration d'amour — mais ne lui avais-je jamais fait de déclaration d'amour ? — et je la regardais, ému, désespéré, de la voir pleurer ainsi à mes côtés.

La même scène s'est reproduite à Tokyo il y a quelques semaines, alors que nous nous séparions pour toujours. Nous ne disions rien dans ce taxi qui nous reconduisait au grand hôtel de Shinjuku où nous étions arrivés le matin même, et Marie pleurait en silence à côté de moi, elle était épuisée par la soirée et par le voyage, elle reniflait et hoquetait doucement contre mon épaule, elle essuyait ses larmes à grands gestes brouillons du revers de ses doigts, de lourdes larmes de tristesse qui l'enlaidissaient et faisaient couler son rimmel, alors qu'il y a sept ans, lors de notre première rencontre, c'étaient de pures larmes de joie, légères comme de l'écume, qui coulaient en apesanteur sur le dénivelé de ses joues. Le taxi était surchauffé et Marie avait trop chaud maintenant, elle se sentait mal, elle finit par enlever son grand manteau de cuir noir, difficilement, en se contorsionnant à côté de moi sur la banquette arrière du taxi, grimaçant et paraissant m'en vouloir, alors que je n'y étais manifestement pour rien, merde, s'il faisait aussi chaud dans ce taxi, elle n'avait qu'à se plaindre au chauffeur, il y avait son nom et sa photo d'identité en évidence sur le tableau de bord. Elle me repoussa pour déposer le manteau entre nous sur la banquette, enleva son pull, qu'elle roula en boule à côté d'elle. Elle n'avait plus qu'un chemisier blanc déjanté et froissé qui s'ouvrait sur son soutien-gorge et sortait légèrement de la ceinture son pantalon. Nous ne disions rien dans le taxi, et l'autoradio diffusait en continu dans la pénombre des chansons japonaises énigmatiques et enjouées.

Le taxi nous déposa devant l'entrée de l'hôtel. A Paris, sept ans plus tôt, j'avais proposé à Marie d'aller boire un verre quelque part dans un endroit encore ouvert près de la Bastille, rue de Lappe, ou rue de la Roquette, ou rue Amelot, rue du Pas-de-la Mule, rue Saint-Antoine. Nous avons marché longtemps dans la nuit, avons erré dans le quartier de café en café, de rue en rue pour rejoindre la Seine à l'île Saint-Louis. Nous ne nous étions pas embrassés tout de suite cette nuit-là. Non, pas tout de suite. Mais qui n'aime prolonger ce moment délicieux

qui précède le premier baiser, quand deux êtres qui ressentent l'un pour l'autre quelque inclination amoureuse ont déjà tacitement décidé de s'embrasser, que leurs yeux le savent, leurs sourires le devinent, que leurs lèvres et leurs mains le pressentent, mais qu'ils diffèrent encore le moment d'effleurer tendrement leurs bouches et leurs langues pour la première fois ?

A Tokyo, nous étions remontés immédiatement dans notre chambre sans un mot dans le grand hôtel silencieux aux lustres de cristal illuminés dans le hall principal, trio de lustres éblouissants, qu'un très léger tremblement de terre fit soudain se balancer doucement sous nos yeux au moment même où nous entrions dans l'hôtel, les lustres se mettant à osciller dans le grand hall désert comme des cloches de cathédrale s'ébrouant lentement sur notre passage dans un cliquetis de verre et de cristal qui accompagnait l'irrésistible grondement de détresse de la matière, puis, l'onde passée, la lumière ayant vacillé au plafond en plongeant un instant l'hôtel dans l'obscurité, les lustres, encore en mouvement, se rallumèrent en plusieurs temps dans le hall et se remirent en place dans le frissonnement à rebours de milliers de paillettes de verre transparentes retrouvant peu à peu leur immobilité. La réception de l'hôtel était déserte, l'ascenseur désert, qui montait lentement dans la nef centrale de l'atrium désert, et nous nous tenions silencieux dans la cage transparente de la cabine de l'ascenseur, côte à côte, Marie en pleurs, son manteau de cuir noir et son pull sur un bras, regardant les lustres qui n'en finissaient pas de se stabiliser dans le hall au terme de ce séisme de si faible magnitude que je me demandais même si ce n'était pas que dans nos coeurs qu'il s'était produit, couloir du seizième étage désert, interminable, silencieux, moquette beige, plateau de room-service abandonné devant une porte avec des vestiges épars de repas. Marie marchait devant moi, les bras sans force, les épaules lasses, laissant traîner une main à côté d'elle sur les murs du couloir. Je la rejoignis devant la porte et introduisis la carte magnétique dans la serrure pour entrer dans la chambre. Et, à chaque fois, ces deux soirs, à Paris et à Tokyo, nous avons fait l'amour, la première fois, pour la première fois, et, la dernière, pour la dernière, mon amour.

Mais combien de fois avons-nous fait l'amour ensemble pour la dernière fois ? Je ne sais pas, souvent. Souvent... J'avais refermé la porte derrière moi, et je regardais Marie avancer dans la chambre en titubant de fatigue, son manteau de cuir noir et son pull sur un bras, son chemisier blanc qui sortait de son pantalon — c'était là le détail troublant que je remarquerais jusqu'à ce qu'elle enlève son chemisier, et alors il n'y aurait plus que son visage serré très fort entre mes mains, ses tempes chaudes entre mes paumes recourbées —, Marie tombant de sommeil dans la chambre et pleurant au ralenti ses larmes insatiables, et je songeais que nous allions quand même finir par faire l'amour cette nuit — et que ce serait déchirant. Aucun de nous n'avait encore allumé de lumière dans la chambre, ni le plafonnier ni la lampe de chevet, et, par la grande baie vitrée de la chambre d'hôtel, on apercevait au loin le quartier administratif de Shinjuku illuminé dans la nuit, avec, tout près de nous, presque méconnaissable en raison de la proximité qui en déformait les proportions, le flanc gauche du monumental Hôtel de Ville de Kenzo Tange. En contrebas, à quelques mètres de la fenêtre, apparaissait l'ombre d'un toit plat, en terrasse, recouvert de hautes rampes de néons verticaux qui clignotaient imperturbablement dans la nuit comme des balises aériennes, avec des reflets intermittents et dilatés, rougeoyants, noirs et mauves sombres, qui pénétraient dans la chambre et recouvraient les murs d'un halo de clarté rouge indécise qui faisait briller sur le visage de Marie de pures larmes infrarouges, translucides et abstraites. Elle s'était avancée le long de la baie vitrée, les yeux mouillés que je devinais dans la pénombre, la blancheur immaculée de son chemisier qu'elle avait entrouvert comme irradiée à intervalles réguliers d'une nappe de cette clarté rouge indicible que recouvraient les bouffées régulières des néons qui clignotaient devant nous sur les toits. Je la rejoignis à la fenêtre, regardai un instant avec elle le bouquet très dense de tours et d'immeubles de bureaux qui se dressaient devant nous dans l'obscurité, épars et majestueux, chacun, du haut de ses étages, semblant veiller personnellement sur son propre périmètre administratif de silence et de nuit, tandis que mon regard allait lentement de l'un à l'autre, Shinjuku Sumitomo Building, Shinjuku Mitsui Building, Shinjuku Center Building, Keio Plaza Hotel. Pourquoi tu ne veux pas m'embrasser ? me demanda alors Marie à voix basse, le regard fixe, au loin, avec quelque chose de buté dans le visage. Je continuais de regarder dehors sans répondre. Au bout d'un moment, d'une voix neutre, étonnamment calme, je lui répondis que je n'avais jamais dit que je ne voulais pas l'embrasser. Alors, pourquoi tu ne m'embrasses pas ? s'écria-t-elle en s'approchant de moi pour me prendre l'épaule. Je me raidis, repoussai sa main le plus doucement possible et me

remis à regarder fixement le quartier dans la nuit. Je répondis de la même voix calme, presque atone, comme un simple constat : Je n'ai jamais dit non plus que je voulais t'embrasser. (C'était trop tard, Marie, c'était trop tard maintenant). Elle me regarda longuement devant la fenêtre. Allons dormir, Marie, lui dis-je, il est tard, et je vis un long frisson lui parcourir l'épaule, de lassitude et d'agacement. Je faillis ajouter quelque chose, mais je ne dis rien, je me retins et je posai doucement ma main sur son avant-bras nu, et elle dégagea violemment son bras. Tu ne m'aimes plus, dit-elle.

Sept ans plus tôt, elle m'avait expliqué qu'elle n'avait jamais ressenti un tel sentiment avec personne, une telle émotion, une telle vague de douce et chaude mélancolie qui l'avait envahie en me voyant faire ce geste si simple, si apparemment anodin, de rapprocher très lentement sur la nappe mon verre à pied du sien pendant le repas, très prudemment, et de façon tout à fait incongrue en même temps pour deux personnes qui ne se connaissaient pas encore très bien, qui ne s'étaient rencontrés qu'une seule fois auparavant, de rapprocher mon verre à pied du sien pour aller caresser le galbe de son verre, l'incliner pour le heurter délicatement dans un simulacre de trinquer sitôt entamé qu'interrompu, il était impossible d'être à la fois plus entreprenant, plus délicat et plus explicite, m'avait-elle expliqué — un concentré d'intelligence, de douceur et de style, avait-elle résumé un peu plus tard. Elle m'avait souri, elle m'avait avoué par la suite qu'elle était tombée amoureuse de moi dès cet instant. Ce n'était donc pas par des mots que j'étais parvenu à lui communiquer ce sentiment de beauté de la vie et d'adéquation au monde qu'elle ressentait si intensément en ma présence, non plus par mes regards ou par mes actes, mais par l'élégance de ce simple geste de la main qui s'était lentement dirigée vers elle avec une telle délicatesse métaphorique qu'elle s'était sentie soudain étroitement en accord avec le monde jusqu'à me dire quelques heures plus tard, avec la même audace, la même spontanéité naïve et culottée, que la vie était belle, mon amour.

Marie ôta son chemisier, qu'elle laissa tomber à ses pieds devant la fenêtre de la chambre d'hôtel, et, les épaules nues, ne portant plus que ce fragile soutien-gorge noir en dentelles que j'aimais tant, elle alla allumer une lampe près du lit, et ce ne fut qu'alors que m'apparut l'ampleur du désordre dans lequel nous avions laissé la chambre, les dizaines de valises ouvertes sur la moquette qui reposaient dans la faible veilleuse tamisée de l'abat-jour de la lampe de chevet, près de cent quarante kilos de bagages que Marie avait enregistrés l'avant-veille à Roissy, avec un excédent de quatre-vingt kilos qu'elle avait accepté sans ciller et payé rubis sur l'ongle au comptoir de la compagnie aérienne, éparpillés là dans la chambre, huit valises métalliques rembourrées et quatre malles identiques qui contenaient l'intégralité de sa dernière collection de couture, plus une série de cantines effilées, moitié en osier, moitié en acier, spécialement conçues pour le transport des oeuvres d'art et qui contenaient une série de vêtements expérimentaux en titane qu'elle avait conçus pour une exposition d'art contemporain qu'elle devait inaugurer le week-end prochain au *Contemporary Art Space* de Shinagawa. Marie était à la fois styliste, couturière et plasticienne (elle avait créé sa propre marque, *Allons-y Allons-o*, à Tokyo il y a quelques années, et, outre les magasins de Fukuoka, d'Osaka et de Tokyo, elle possédait des boutiques à Paris et à Anvers et envisageait d'ouvrir de nouveaux magasins à Londres et à New-York). Je la regardais, elle s'était laissée tomber à plat ventre sur le lit au milieu de ses robes qui s'étaient fanées sous le poids de son corps et dégringolaient sur le sol en cascades lasses et paresseuses de tissu affaissé et elle pleurait, mon amour, le visage enfoui dans un volant de robe mordorée qui se mêlait à ses cheveux. Son père était mort quelques mois plus tôt, et tant de larmes se mêlaient maintenant dans son cœur, qui coulaient depuis des semaines dans le cours tumultueux de nos vies, des larmes de tristesse et d'amour, de deuil et d'étonnement. Autour d'elle, toutes ces robes paraissaient en représentation dans la chambre, raides et immobiles dans leurs housses translucides, parées, altières, décolletées, séductrices et colorées, amarante, incarnadines, pendues aux battants des armoires ou à des cintres de fortune, alignées sur les deux portants de voyage qu'elle avait dépliés dans la chambre d'hôtel comme dans une loge de théâtre improvisée, ou simplement déposées avec soin sur des chaises, sur les bras des fauteuils, un boa d'organsin aux fanfreluches arborescentes ceignant le battant d'une armoire. Je considérais dans la pénombre de la chambre toutes ces robes désincarnées aux reflets de flammes et de ténèbres qui semblaient faire cercle autour de son corps à moitié dénudé, et, las, moi aussi — très las maintenant, rompu par le décalage horaire —, je songeai de nouveau au flacon d'acide chlorhydrique qui se trouvait dans ma trousse de toilette.

Lorsque j'avais fait mes bagages, je m'étais interrogé sur la manière d'emporter ce flacon d'acide chlorhydrique avec moi au Japon. Il était naturellement hors de question de le garder sur moi pendant le voyage, on l'aurait découvert à l'embarquement ou au passage de la douane, et j'aurais été incapable d'expliquer ses origines et sa provenance, sa nature et l'usage que je voulais en faire. D'un autre côté, je craignais de le faire voyager dans ma valise, au risque de le voir se briser en laissant l'acide se répandre au coeur de mes vêtements. Finalement, sans plus de précautions particulières — son apparence neutre de flacon d'eau oxygénée était sans doute sa meilleure couverture —, je l'avais casé dans un des trois compartiments souples du flanc de ma trousse de toilette, délimités chacun par une petite lanière de cuir amovible, entre une fiole de parfum et un paquet de lames de rasoirs. Ma trousse de toilette avait déjà souvent abrité de ces objets hétéroclites, et il ne fut pas rare que, au hasard de mes déplacements, se côtoyèrent là du dentifrice et des liasses d'argent liquide dans des enveloppes de papier kraft, aussi bien qu'un coupe-ongle, des savonnets, du miel et des épices, sans compter différents jeux de pellicules photos pas encore développées, petits rouleaux compacts noir et bleu de l'Ilford FP4, noir et vert de l'Ilford HP5, qu'il fallait sortir plus ou moins clandestinement de tel ou tel pays. Mais ce fut sans attirer l'attention de quiconque que le flacon d'acide voyagea entre Paris et Tokyo.

Le jour même où Marie me proposa de l'accompagner au Japon, je compris qu'elle était prête à brûler nos dernières énergies amoureuses dans ce périple. N'eût-il pas été plus simple, si nous devions nous séparer, de profiter de ce voyage prévu de longue date pour prendre un peu de recul l'un envers l'autre ? Était-ce la meilleure solution de voyager ensemble, si c'était pour rompre ? Dans une certaine mesure, oui, car, autant la proximité nous déchirait, autant l'éloignement nous aurait rapproché. Nous étions en effet si fragiles et désorientés affectivement depuis tant de semaines que l'absence de l'autre était sans doute la seule chose qui pût encore nous rapprocher, tandis que sa présence à nos côtés, au contraire, ne pouvait qu'accélérer le déchirement en cours et sceller notre rupture. En avait-elle conscience en me proposant de l'accompagner à Tokyo et m'avait-elle invité sciemment pour rompre, je n'en sais rien, et je ne crois pas. D'un autre côté, je la soupçonnais d'avoir nourri au moins deux arrière-pensées légèrement perverses en me proposant de l'accompagner au Japon, d'abord d'avoir cru que je ne pourrais pas accepter son invitation (pour de multiples raisons, mais pour une, surtout, dont je n'ai pas envie de parler), mais surtout d'avoir été très consciente des statuts respectifs qui seraient les nôtres pendant ce voyage, elle couverte d'honneurs et d'occupations, entourée d'une cour de collaborateurs, d'hôtes et d'assistants, et moi sans statut, dans son ombre, son accompagnateur en somme, son cortège et son escorte.

Soulevant très faiblement la tête, Marie se retourna langoureusement dans la masse mouvante de ses robes, qui ondulèrent et se plissèrent sous le poids de son corps dénudé, et, d'une voix douce et légèrement endormie, elle me demanda de lui donner à boire, de l'eau ou du champagne. Rien que ça, de l'eau ou du champagne, elle avait toujours eu de ces goûts d'une exquise simplicité, mon amour (la première fois que nous avons passé la nuit ensemble, comme je me levais pour préparer le petit-déjeuner et lui demandais si elle voulait du thé ou du café, après une longue hésitation, avec une moue boudeuse, elle m'avait dit les deux). Marie s'était déchaussée et ne portait plus que son pantalon noir, assez ample, dont elle avait ouvert le premier bouton qui donnait sur son slip noir transparent. Ses yeux étaient fermés, mais pas assez apparemment, pas suffisamment scellés et coupés du reste du monde, la lumière devait continuer de la gêner car elle tendit le bras vers la table de nuit et s'empara à tâtons des lunettes de soie lilas de la Japan Airlines qu'on avait reçus dans l'avion pour se garder de la lumière. Sans rouvrir les yeux, elle ajusta les lunettes de tissu sur son visage, avant de se laisser retomber en arrière sur le lit, donnant dès lors à sa silhouette des allures de star énigmatique, figure vaincue et ophélienne dans son lit mortuaire d'étoffes alanguies et de couleurs de cendres, les épaules enfoncées dans l'émolliente mollesse aquatique d'une de ses robes froissées, en soutien-gorge noir dont une bretelle lui tombait sur le milieu du bras et pantalon largement entrouvert sur le haut de son slip transparent, la paire de lunettes en soie lilas de la Japan Airlines lui ceignant négligemment le visage.

Derrière la fenêtre de la chambre, les néons continuaient de déchirer la nuit en de longues lueurs rougeâtres intermittentes, qui pénétraient la pièce et venaient se mêler à la pâle lumière dorée de la lampe de chevet. Je pris le chemin du minibar, ouvris le réfrigérateur et choisis

une bouteille d'eau minérale dans le compartiment à boissons. Songeur, je refermai doucement la porte du réfrigérateur d'un mouvement inconscient, très légèrement brossé, de l'extérieur du pied. Je dénouai ma cravate et décapsulai la bouteille en laissant traîner mon regard sur le plateau de service du mini-bar, qui comptait un choix de verres de différents types, flûtes à champagne, verre à eau et à whisky, ainsi qu'un service à thé sommaire, bouilloire électrique en plastique agrémenté d'une résistance, deux tasses en porcelaine, sachets lyophilisés aux différentes saveurs, aux différentes couleurs, pistache du tilleul, myrtille de la myrtille. Je m'emparai d'une flûte, que je remplis à ras bord d'eau minérale avant d'aller rejoindre Marie sur le lit en me faisant une place dans le désordre de peignoirs et de robes qui encombraient les draps. En m'asseyant à côté d'elle, mon regard se posa sur l'échancrure de son pantalon qui laissait maintenant apparaître la presque totalité de son slip transparent derrière lequel se devinait la masse sombre des poils de son pubis. Sentant ma présence à ses côtés, Marie releva lassement le bras et me prit la flûte des mains, qu'elle porta aussitôt à sa bouche pour boire une gorgée d'eau, les yeux toujours ceints du bandeau de tissu, avant de se recoucher lentement en arrière, la flûte à la main, de l'eau glissant à l'encoignure de ses lèvres dans un frimas de petites bulles, puis, comme elle buvait toujours, l'eau se mit à dégouliner en fontaine le long de ses joues, sur son menton, dans son cou et le long de sa clavicule. Quand elle eut fini de boire, elle tendit le bras hors du lit pour déposer la flûte au loin, qui tomba à la renverse sur la moquette, et, sans transition, d'un geste autoritaire, sûr et précis, elle s'empara de ma main et l'enfonça dans son slip, resserra les cuisses autour de sa prise. Et, passé la première surprise, le premier saisissement, je sentis le contact soudain et légèrement électrique, éminemment vivant, meuble et humide, de l'intérieur de son sexe sous la peau de mon doigt.

C'était une envie immémoriale et instinctive, que nous vîmes croître et se nourrir d'elle-même par le simple enchaînement des gestes de l'amour que nous accumulions. Marie avait soulevé le bassin pour m'aider à enlever son pantalon, et j'avais longuement embrassé son ventre nu autour de son nombril, juste au-dessus de la couture invisible du slip, qui marquait une frontière de tissu entre sa peau très blanche et le léger lycra noir et transparent du sous-vêtement. Puis, elle avait tendu la main pour m'aider à descendre le slip sur le côté, s'était encore soulevée pour l'enlever tout à fait, et alors elle avait progressivement cessé de bouger et de s'agiter, son impatience s'était tue. Elle demeurait allongée en arrière sur le lit, la nuque baignant dans l'alvéole d'un coussin, les lunettes en soie lilas de la Japan Airlines sur les yeux, avec une sorte d'apaisement des traits du visage depuis que ma langue s'était enfoncée dans son sexe, et elle gémissait très doucement, apaisée, accompagnant simplement les mouvements de ma langue en soulevant en rythme le bassin imperceptiblement.

Lentement, j'étais remonté avec la bouche tout au long de son corps, m'attardant sur son ventre et sur ses seins, dépassant la fine frontière de dentelle de son soutien-gorge noir qui était resté attaché dans son dos, mais dont j'avais descendu précautionneusement les balconnets, de sorte que ses seins, délivrés du corset de dentelle, tombaient dans mes mains et se mouvaient très mollement sous mes doigts. Petit à petit, je remontais vers son visage, mes paumes glissant sur sa poitrine et ses épaules nues. D'instinct, ma bouche s'était sentie aimantée par sa bouche et l'appel des baisers, mais, au moment même où j'allais poser mes lèvres sur les siennes, je vis que sa bouche était fermée, close et butée dans une détresse muette, ses lèvres pincées qui n'attendaient nullement ma bouche, crispées dans la recherche d'un plaisir exclusivement sexuel. Et c'est alors, que, m'immobilisant et redressant la tête au-dessus de son visage dont les yeux bandés me voilaient l'expression, je vis apparaître très lentement une larme sous le mince rebord noir des lunettes de soie lilas de la Japan Airlines, une larme immobile, à peine formée, qui tremblait tragiquement sur place, indécise, incapable de glisser davantage le long de sa joue, une larme qui, à force de trembler à la frontière du tissu, finit par éclater sur la peau de sa joue dans un silence qui résonna dans mon esprit comme une déflagration.

J'aurais pu boire cette larme à même sa joue, me laisser tomber sur son visage et la recueillir avec la langue. J'aurais pu me jeter sur elle pour embrasser ses joues, son visage et ses tempes, arracher ses lunettes de tissu et la regarder dans les yeux, ne fût-ce qu'un instant, échanger un regard et se comprendre, communier avec elle dans cette détresse que l'exacerbation de nos sens aiguës, j'aurais pu forcer ses lèvres avec ma langue pour lui prouver la fougue de l'élan inentamé qui me portait vers elle, et nous nous serions sans doute

perdus, en sueur, inconscients de nous-mêmes, dans une étreinte mouillée, salée, onctueuse, de baisers, de transpiration, de salive et de pleurs. Mais je n'ai rien fait, je ne l'ai pas embrassée, je ne l'ai pas embrassée une fois cette nuit-là. J'ai regardé la larme se dissiper sur sa joue, et j'ai fermé les yeux — en pensant que peut-être, en effet, je ne l'aimais plus.

Il était tard, peut-être plus de trois heures du matin, et nous faisons l'amour, nous faisons lentement l'amour dans l'obscurité de la chambre que traversaient encore de longues traînées de lueurs rouges et d'ombre noires, qui laissaient sur les murs de fugitives traces de leur passage. Le visage de Marie, penché dans la pénombre, les cheveux en désordre dans le tumulte des draps défaits, de ses peignoirs et de ses robes emmêlés autour de nous, restait comme en retrait de notre étreinte, à l'abandon à l'angle d'un coussin, les lèvres serrées, qui ne se départaient pas de cette terrible expression de détresse grave et muette que je lui avais connue. Nue dans mes bras, chaude et fragile dans le lit de cette chambre d'hôtel au plafond de laquelle passaient de fugaces filaments de lueurs rouges, je l'entendais gémir dans le noir à mesure que je bougeais en elle, mais je ne sentais guère ses mains contre mon corps, ses bras s'enrouler autour de mes épaules. Non, c'était comme si elle évitait soigneusement tout attouchement inutile avec ma peau, tout contact surperflu, toute jonction entre nos corps autre que purement sexuelle. Car seul son sexe semblait participer à notre étreinte, son sexe chaud que j'avais pénétré et qui bougeait de façon presque autonome, âpre et hargneuse, avide, tandis qu'elle serrait les jambes pour enfermer ma verge dans l'étau de ses cuisses et se frottait éperdument contre mon pubis à la recherche d'une jouissance que je la sentais prête à conquérir de façon de plus en plus agressive. J'avais le sentiment qu'elle se servait de mon corps pour se masturber contre moi, qu'elle frottait sa détresse contre mon corps pour se perdre dans la recherche d'une jouissance délétère, incandescente et solitaire, douloureuse comme une brûlure et tragique comme la rupture que nous étions en train de consommer, et c'était sans doute exactement le même sentiment qu'elle devait éprouver envers moi, car, moi aussi, depuis que notre bras-le-corps était devenu cette lutte de deux jouissances parallèles, non plus convergentes mais opposées, antagonistes, comme si nous nous disputions le plaisir au lieu de le partager, j'avais fini par me concentrer comme elle sur une recherche de plaisir onaniste. Et, à mesure que l'étreinte durait, que le plaisir sexuel montait en nous comme de l'acide, je sentais croître la terrible violence sous-jacente de cette étreinte.

Il est sans doute probable que si nous avions joui maintenant, nous aurions pu calmer nos sens enfiévrés par la tension nerveuse et la trop grande fatigue accumulée depuis le début du voyage et nous endormir là comme des bûches, enlacés dans ce grand lit défait. Mais le désir grandissait toujours, la jouissance nous gagnait, et, les lèvres serrées, gémissant dans les bras l'un de l'autre, nous continuions de nous aimer dans l'obscurité de cette chambre, quand j'entendis soudain un déclic derrière moi, et, dans le même temps, la pénombre de la chambre fut envahie par une clarté bleutée d'aquarium, silencieuse et inquiétante. Sans la moindre intervention extérieure, et dans un silence d'autant plus surprenant que rien ne l'avait précédé et rien ne le suivit, le grand téléviseur de la chambre encastré dans l'armoire s'était allumé de lui-même comme par enchantement dans la pièce. Aucun programme n'avait été initialisé, aucune musique ni aucun son ne sortait du récepteur, seulement une image fixe et neigeuse qui affichait sur l'écran un message sur fond bleu dans un imperceptible grésillement électronique continu. *You have a fax. Please contact the central desk.* Marie, les yeux ceints de ses lunettes de soie de la Japan Airlines, n'avait rien remarqué de cette interruption et continuait de se mouvoir fiévreusement contre moi dans la pénombre bleutée de la chambre. Mais, malgré l'intensité brûlante de mon désir, je fus complètement anéanti par cet incident, et, fixant avec hébétude ce message silencieux sur l'écran, je fus incapable de poursuivre un instant de plus notre étreinte. Essoufflé et en sueur, je m'interrompis, et, après être resté un instant immobile contre son corps, je me retirai d'elle en lui disant à voix basse, le plus absurdement du monde, qu'on avait reçu un fax. Un fax ? Je crois qu'elle n'écoula même pas ma phrase, ou ne la comprit pas, ne chercha en tout cas pas à la comprendre, tant elle prit mon interruption pour une agression caractérisée, une volonté délibérée de la priver de son plaisir, de lui voler la jouissance. Couchée sur le dos dans le lit, elle finit par éclater silencieusement en sanglots, des larmes fuyaient de toutes parts sous les interstices de ses lunettes de soie, non seulement vers le bas, qui coulaient naturellement sur ses pommettes et sur ses joues, mais aussi vers le haut, qui allaient se mêler aux gouttelettes de transpiration accumulée le long de ses cheveux. Je voulus dire quelque chose, m'expliquer, lui prendre le bras pour la calmer, lui caresser la joue, mais mes efforts pour la consoler ne faisaient que la

hérissier davantage, le simple contact de mes mains sur sa peau lui faisait horreur. Prise de convulsions sur le lit, elle me repoussait des pieds et des mains en me hurlant de foutre le camp. Tu me dégoûtes, répétait-elle, tu me dégoûtes.

Debout dans la salle de bain, je regardais ma silhouette dénudée dans la pénombre du miroir. Je n'avais pas allumé la lumière en entrant dans la pièce, et deux sources de clarté contradictoires venaient se disputer la relative obscurité des lieux, la lueur bleutée de l'écran du téléviseur qui brillait toujours dans la chambre contiguë où j'entendais Marie qui continuait de sangloter doucement dans les draps et la fine raie dorée de la veilleuse au sol de la penderie qui s'était allumée automatiquement sur mon passage dans le couloir. Je devinais à peine les traits et les contours de mon visage dans le grand miroir mural placé au-dessus du lavabo. La baignoire, derrière moi, se reflétait dans la pénombre, un peignoir de bain chiffonné sur un des rebords, plusieurs serviettes de bain par terre, d'autres, inutilisées, encore pliées en deux sur leurs appliques argentées. Sur la tablette du lavabo, à côté des innombrables produits de beauté de Marie, flacons et tubes, poudriers, rouge à lèvres, crayons, blush, mascara, se trouvait ma trousse de toilette en évidence, que je venais d'ouvrir quelques instants plus tôt. De mon visage dans le noir n'émergeait que le regard, mes yeux fixes et intenses qui me regardaient. Je me regardais dans le miroir et je songeais au sublime autoportrait de Robert Mapplethorpe, où, du noir de ténèbres des profondeurs thanatéennes du fond de la photo n'émergeait, au premier plan, qu'une canne en bois précieux, avec un minuscule pommeau ciselé en ivoire, sculpté en tête de mort, auquel, sur le même plan, avec la même parfaite profondeur de champ, répondait comme en écho le visage du photographe qu'un voile de mort avait déjà recouvert. Son regard, pourtant, avait une expression de défi, de sérénité et de défi. Debut dans l'obscurité de la salle de bain, j'étais nu en face de moi-même, un flacon d'acide chlorhydrique à la main.

Et, peu à peu, la menace s'était précisée.

Derrière moi, la porte de la salle de bain était restée ouverte, et, dans l'ombre, se devinaient les parois coulissantes de la penderie et la partie du couloir qui menait à la chambre, où Marie avait dû s'assoupir, le corps dénudé en travers du lit, les yeux ceints de son bandeau humide de larmes dans la pâle lumière bleutée de l'écran du téléviseur toujours allumé dans la pièce. Je visualisais très bien le parcours qui me séparait d'elle, les quelques pas dans le couloir qu'il me faudrait faire le long de la penderie, puis l'angle du mur et le débouché sur la chambre, les caisses en bois et en osier en désordre sur le sol, les valises ouvertes le long des murs et le cortège figé des robes de collection qui avaient pris formes humaines dans la pénombre et pendaient, noires et languissantes, torsadées, suppliciées, aux gibets de fortune des portants de voyage, avec, au loin, en perspective, la grande baie vitrée qui donnait sur la ville. Aucun bruit ne se faisait entendre dans la chambre, ni respiration ni sanglots, pas de craquements. Je n'entendais aucun bruit, et j'avais peur... Cela faisait tant d'heures que nous n'avions dormi ni l'un ni l'autre, tant d'heures que nos repères temporels et spatiaux s'étaient dilués dans le manque de sommeil, l'égaré des sentiments et le dérèglement des sens. Il devait être plus de trois heures du matin à Tokyo maintenant, et nous étions arrivés au Japon le matin même, vers huit heures, heure japonaise, après une courte matinée à Paris avant le départ et une longue nuit dans l'avion, où nous n'avions somnolé qu'une heure ou deux, cela faisait donc près de quarante-huit heures que nous n'avions pas dormi, ou seulement trente-six heures, peu importe, je me lançais dans des calculs compliqués et oiseux pour fixer mes pensées sur n'importe quelles données objectives et ne pas me laisser submerger par la montée de violence que je sentais grandir en moi. J'aurais aimé aller embrasser Marie pour la consoler, doucement la prendre dans mes bras et, avec la force impérieuse des aveux qu'on ne fait pas, ou seulement en pensées, dans son for intérieur, lui dire que je l'aimais, que je l'avais toujours aimée, mais qu'il fallait dormir, que nous devions dormir, que seul le sommeil pouvait nous apaiser maintenant. Il est si tard, Marie, dors, il est si tard, lui disais-je, et je lui pris doucement la main. Elle tressaillit alors, brusquement, comme si elle se réveillait en sursaut. Fous le camp, répéta-t-elle à voix basse en libérant sa main et me repoussant du bras, fous le camp, laisse-moi dormir, répéta-t-elle une dernière fois. Et il n'y eut soudain que des 3 sous mes yeux, trois 3 qui apparurent dans mon champ de vision, 3. 33 a.m. que je vis brusquement clignoter devant moi sur le cadran du radioréveil, trois 3 en chiffres rouges de cristaux liquide finement pointillées qui me fixaient dans la pénombre de la table de nuit. Mais où étais-je ? Et qu'était cette sinistre pénombre bleue que traversaient les longs faisceaux de ce phare de malheur aux reflets noirs et rouges ? Étais-je revenu dans la

chambre ? J'étais assis à côté d'elle, le flacon d'acide chlorhydrique ouvert à la main. Et c'était ça qui puait, l'odeur âcre de l'acide.

Je refermai la porte de la chambre derrière moi, me retrouvai seul dans le couloir désert du seizième étage. Pas un bruit à l'étage, seulement le ronronnement de l'air conditionné, et, peut-être, au loin, une soufflerie de chaudière derrière une porte de service. J'avais passé un pantalon et un tee-shirt à la hâte avant de quitter la chambre, et j'étais pieds nus, je portais une simple paire de pantoufles en mousse blanche de l'hôtel. Dans la légère confusion d'esprit dans laquelle je me trouvais, j'avais dû partir dans la mauvaise direction, car il me sembla faire plusieurs fois le tour de l'étage avant de finir par déboucher sur le palier. Là, j'appuyai sur tous les boutons à la fois pour appeler l'ascenseur, et, au bout d'un moment, je vis s'allumer au-dessus des portes un voyant lumineux vert couplé à un signal sonore qui retentit de façon courte et aiguë sur le palier désert pour annoncer l'arrivée imminente d'une cabine. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent devant moi. J'entrai machinalement dans la cabine, appuyai au hasard sur le bouton du dernier étage. La cabine montait en silence, et je ne bougeais pas, j'entendais mon cœur battre, je ressentais des picotements aux tempes.

Plusieurs images de cauchemar me hantaient, fragments de visions récentes qui surgissaient dans des éclairs fugitifs de ma conscience, fulgurances hallucinées qui se déchiraient dans des éblouissements de rouge et d'ombres noires : moi nu dans les ténèbres de la salle de bain qui jetais de toutes mes forces l'acide chlorhydrique à la gueule du miroir pour ne plus voir mon regard, ou moi encore, plus calme et beaucoup plus inquiétant, le flacon d'acide chlorhydrique à la main, regardant le corps dénudé de Marie étendue sur le lit dans la pénombre bleutée de la chambre, ses jambes et son sexe nu devant moi, son visage bandé par les lunettes de soie, la douce respiration de sa poitrine endormie, moi qui luttais intérieurement, et qui, dans un mouvement ample et un hurlement, me détournant d'elle, aspergeais la baie vitrée de la chambre d'une giclée d'acide qui bouillonnait sur le verre et se mettait à crisser et à fumer autour du cratère dans une mélasse gluante de verre fondu et boursoufflé qui dégoulinait sur la vitre en longues traînées sirupeuses et noirâtres.

Arrivé au vingt-septième étage de l'hôtel, je butai sur plusieurs portes closes, des issues condamnées. L'éclairage avait été coupé pour la nuit à l'étage, ne demeuraient dans le noir que les sigles verts fluorescents d'issues de secours qui brillaient dans leurs caches transparents, EXIT, EXIT, EXIT. J'entendis les portes de l'ascenseur se refermer derrière moi. Je m'engageai sur la droite dans un couloir très sombre, parsemé çà et là de veilleuses éparses aux reflets blanchâtres, qui donnaient quelque chose de lunaire et de fantomatique aux lieux. Arrivé au bout du couloir, je me heurtai à une double porte vitrée aux chambranles dorés, surmontée d'armoiries nautiques et d'une enseigne bleutée où l'on pouvait lire *Health Club* en lettres de néon éteintes. La porte résista quand j'essayai de l'ouvrir, mais, examinant plus attentivement les chambranles, je me rendis compte que les deux verrous à baïonnette qui l'entraient, l'un en haut avec le pêne en demi-rond qui montait dans une gâche, et l'autre en bas, avaient été installés à l'extérieur du local, et non à l'intérieur. Je n'eus donc qu'à faire glisser les deux tiges hors de leurs gâches pour entrouvrir la porte et me faufiler à l'intérieur. Me retournant de crainte d'avoir été surpris par quelqu'un qui eût remarqué quelque chose d'anormal à l'étage, je traversai rapidement un hall d'accueil désert et entrai sans bruit dans une salle de gymnastique où mes yeux commencèrent à s'accoutumer à l'obscurité, fis quelques pas parmi les haltères et les appareils cardio-vasculaires, rameurs et tapis de course à pied à l'arrêt, alignement de bicyclettes médicales sans roues, seulement un cadre désossé, structures verticales sommaires avec des allures d'oiseaux métalliques brisés ou amputés. Partout, dans le noir, se trouvaient de grands miroirs muraux, triptyques verticaux qui reflétaient à l'infini ma silhouette méconnaissable. J'hésitais sur la voie à suivre et, revenant sur mes pas, je m'engageai dans un petit escalier intérieur aux parois en faïence où régnait une odeur de savon et de chlore. Je montais les marches sans savoir où j'allais, l'œil attiré par les lumières de la ville que j'apercevais au loin derrière plusieurs strates de parois vitrées successives, quand Tokyo m'apparut d'un coup derrière les immenses baies vitrées de la piscine, comme un décor de théâtre factice d'ombres et de points lumineux tremblotants dans la nuit.

L'eau de la piscine était immobile dans la pénombre, parcourues de lueurs fugaces et de reflets mouvants. Figée dans la nuit noire, elle avait une apparence de plomb fondu, de mercure ou de lave, et semblait reposer là de toute éternité, à deux cents mètres au-dessus

du niveau de la mer, traversée parfois d'infimes ondoiements spontanés, comme une peau qui frissonne. Je longeai lentement le bassin, le regard traînant en hauteur sur la grande verrière du toit amovible qui laissait apparaître le ciel étoilé par les interstices de la structure métallique. Arrivé de l'autre côté du bassin, je m'avançai lentement jusqu'au bord de la paroi de verre qui donnait de plain-pied sur le vide et me mis à observer la ville endormie devant moi.

Vue de haut pendant la nuit, la terre semble parfois retrouver quelque chose de sa nature d'origine, davantage en accord avec l'état sauvage de l'univers primitif, proche des planètes inhabitées, des comètes et des astres perdus dans l'infini des espaces cosmiques, et c'était cette image que Tokyo semblait donner d'elle-même à présent derrière la baie vitrée de la piscine, celle d'une ville endormie au coeur de l'univers, parsemée de lumières mystérieuses, néons et réverbères, enseignes, éclairages des rues et des artères, des ponts, des voies ferrées, autoroutes métropolitaines et réseau d'avenues surélevées enchevêtrées, miroitement de pierreries et bracelets de lumière piquetée, guirlandes et lignes brisées de points lumineux dorés, souvent minuscules, stables ou scintillants, proches et lointains, signaux rouges des balises aériennes qui clignotaient dans la nuit aux sommets des antennes et aux angles des toits. Je regardais l'immense étendue de la ville derrière la baie vitrée, et j'avais le sentiment que c'était la terre elle-même que j'avais sous les yeux, dans sa courbe convexe et sa nudité intemporelle, comme si c'était depuis l'espace que j'étais en train de découvrir ce relief enténébré, et j'eus alors fugitivement conscience de ma présence à la surface de la terre, impression fugace et intuitive qui, dans le douceâtre vertige métaphysique où je vacillais, me fit me représenter concrètement que c'était autant à Tokyo que je me trouvais à l'instant que quelque part dans la nuit interstellaire de l'univers.

Par-delà les premières façades éclairées, c'était tout le quartier de Shinjuku qui étendait devant moi son profil d'ombres dans la nuit. On apercevait aussi bien sur la gauche de vastes zones horizontales presque complètement plongées dans les ténèbres que l'immense trouée de verdure noire, illisible et opaque, du Palais impérial au coeur même de la ville, et jusqu'à la mer, à l'horizon, si on laissait courir le regard par-dessus Shimbashi et Ginza, l'appel du large et les embruns, la baie de Tokyo et l'océan Pacifique dont les eaux noires se perdaient dans les limites de l'acuité visuelle et de l'imagination. Je me tenais là debout dans la pénombre devant la baie vitrée de la piscine, et, du haut de cet à-pic de près de deux cents mètres qui dominait la ville, debout sur ce promontoire privilégié, je regardais Tokyo qui s'étendait à perte de vue devant moi, déployant sous mes yeux l'immense superficie de son agglomération illimitée. Je pressentis alors que la terre allait de nouveau se mettre à trembler sous mes yeux ou dans mon coeur, comme lorsque nous étions rentrés à l'hôtel quelques heures plus tôt, et je songeais que la petite secousse que nous avons ressentie tout à l'heure, même la plus infime des secousses telluriques perceptibles par nos sens, pouvait légitimement être interprétée comme le signe avant-coureur d'une plus grande, elle-même annonciatrice d'un grand tremblement de terre, et pourquoi pas d'un très grand, du plus grand, du fameux *big one* attendu à Tokyo par tous les spécialistes, comparable à celui de 1923, ou de 1995 dans le Kansai, et même peut-être supérieur en intensité, d'un degré de destruction encore inconnu à ce jour, inimaginable compte-tenu de l'urbanisation actuelle de Tokyo, au-delà de toute imagination catastrophique. Et, jouissant de ce point de vue imprenable sur la ville, je me mis alors à l'appeler de mes vœux, ce grand tremblement de terre tant redouté, souhaitant dans une sorte d'élan grandiose et irréfléchi qu'il survînt à l'instant devant moi, à la seconde même, et fît tout disparaître sous mes yeux, la ville et ma fatigue, réduisant là en cendres Tokyo et ma jeunesse, le temps et nos amours (un tremblement de terre pour se changer les idées, voilà qui était digne de ton exquise simplicité, mon amour).

J'avais laissé Marie endormie dans la chambre quelques étages plus bas, si près de moi dans l'espace et le temps — qu'était cette distance de quelques étages à l'échelle de l'univers — et je l'aimais tellement, me disais-je en regardant le ciel devant moi avec cette gravité empreinte de tristesse que suscite la pensée de l'amour quand elle est jointe à celle de l'univers. Car je l'aimais, oui, il suffisait que je m'éloigne d'elle d'à peine quelques dizaines de mètres pour m'en rendre compte à nouveau avec une évidence renouvelée. Elle dormait quelques étages plus bas maintenant, mon amour, sans doute nue dans les draps et s'étant recouvert les épaules d'une couverture pour ne pas prendre froid, la respiration paisible, avec ses lunettes de soie de la Japan Airlines lui ceignant le visage, et j'espérais qu'elle ne se réveillerait pas avant demain matin après une nuit de sommeil réparateur qui eût effacé toutes

les fatigues du voyage et les drames de la nuit, et m'eût sans doute permis, au petit matin, de la retrouver telle qu'en elle-même au réveil, capricieuse et bougonne, tuante, incomparable.

Je m'apprêtais du reste à aller la rejoindre, et j'avais déjà fait demi-tour pour regagner la chambre quand, m'arrêtant un instant au bord du bassin, je fus pris de la subite envie de me baigner. La piscine était silencieuse, l'eau immobile dans la pénombre, seules brillaient dans le noir les rampes argentées recourbés des escaliers d'accès au bassin. Je me déchaussai sans bruit. Il n'y avait pas un bruit autour de moi, pas un souffle d'air, pas de clapotement d'eau contre les rebords du bassin. Des transatlantiques en plastique blanc ajourés étaient disposés le long de la baie vitrée, pas tous dépliés, certains encore en attente, remisés dans un coin, avec d'autres fauteuils de plage repliés sur eux-mêmes, des parasols, des bouées, des planches en mousse agglomérées. Il faisait très chaud dans l'enceinte de la piscine, presque moite, et, dans les vapeurs de l'air ambiant, flottait une odeur de détergent parfumé, aux relents d'andropogon, d'amoniaque et d'agrumes. Quelques massifs de plantes se dressaient aux angles du bassin, dont on apercevait les îlots de végétation tropicale dans le noir, jaillissement de bambous dont le bouquet très dense de tiges ligneuses montait le long des vitres, frondes géantes des fougères qui débordaient des jardinières et allaient s'incurver mollement sur le carrelage. Pensivement, j'ôtai mon tee-shirt dans la pénombre, que j'allai déposer sur le dossier d'un transatlantique. Je déboutonnai mon pantalon et le descendis le long de mes cuisses, soulevai un pied pour le faire glisser le long de mon mollet, puis l'autre, précautionneusement, pour me libérer complètement du vêtement. Je le déposai avec soin à côté du tee-shirt, et me dirigeai vers le bassin, sentant sous les plantes de mes pieds le contact tiède et humide des froncements caoutchouteux du revêtement. Je m'assis au bord de l'eau, et, au bout d'un moment, tout doucement, me laissai glisser à la verticale dans le bassin — et le tourbillon de fatigues et de tensions que j'avais accumulées depuis mon départ de Paris se résolut à l'instant dans le pur miracle du contact de l'eau tiède sur mon corps.

Je nageais lentement dans l'obscurité de la piscine, l'esprit apaisé, partageant mes regards entre la surface de l'eau que mes brasses lentes et silencieuses altéraient à peine et le ciel dans la nuit, visible de toutes parts, par les multiples ouvertures de la baie vitrée qui offraient au regard des perspectives illimitées. J'avais le sentiment de nager dans la rivière du ciel, au cœur même de l'univers, parmi des nébuleuses et des galaxies presque palpables. Nu dans la nuit de l'univers, je tendais doucement les bras devant moi et glissais au fil de l'onde, sans un bruit, sans un remou. De toutes parts, l'eau glissait sur mon corps, tiède et lourde, huileuse et sensuelle. Je laissais mes pensées suivre leur cours sinueux et tranquille, et, oublieux des blessures du monde et des tumultes de ma vie, j'écartais l'onde en douceur devant moi, scindant l'eau en deux vagues distinctes dont je regardais les prolongements scintillants de paillettes d'argent s'éloigner en ondulant vers les bords du bassin. L'obscurité enveloppait le plan d'eau comme une nappe de brouillard protectrice, et les innumérables points lumineux rouges et dorés des buildings du quartier que l'on apercevait dans la nuit derrière la baie vitrée ne venaient en rien la contrarier. Située au dernier étage de l'hôtel, la piscine se trouvait au cœur même de l'îlot de tours de verre et de gratte-ciel du quartier administratif de Shinjuku, et certains immeubles étaient si proches de moi que j'avais le sentiment de nager entre leurs fenêtres illuminées, et c'est alors que, par les larges parois de la baie vitrée que je longeais dans la pénombre, j'aperçus la haute silhouette d'une des tours jumelles du monumental Hôtel de Ville de Kenzo Tange, qui, distante d'à peine une centaine de mètres de moi, semblait immobile dans la nuit comme un vaisseau spatial en vol stationnaire, je percevais distinctement les nombreux éléments décoratifs de son aile illuminée — réseau serré de détails géométriques travaillés, ouvragés, tissu de verre sombre et d'acier, segments brisés, horizontaux et perpendiculaires, châssis en inox et panneaux d'aluminium enchevêtrés — qui lui donnaient un aspect écorché et à vif de plaquettes de circuits intégrés mis à nu dans la nuit. Je continuais à nager dans le bassin tranquille, doucement, à mon rythme, respirant lentement et laissant mes pensées s'écouler au gré du temps qui passait et des pulsations de la vie. Mes pensées procédaient de l'eau qui m'entourait, elles en étaient l'émanation, elles en avaient la douceur et la fluidité, l'évidence et la sagesse, elles coulaient maintenant sans objet, dans l'ivresse de leur simple écoulement, la grandeur de leur cours, elles étaient le cours du temps à l'oeuvre dans mon esprit, elles en avaient la vitesse et consistance, elles en avaient l'indicible matière, j'étais le cours du temps.

En sortant de la piscine, je regagnai ma chambre dans mes sandales humides. Je marchais dans le long couloir du seizième étage, la moquette beige, les portes des chambres fermées les unes à côté des autres, seulement les numéros en métal doré pour se repérer, presque tous identiques, 1614, 1615, 1616, 1617, 1618, 1619. Arrivé devant la porte de ma chambre, comme je m'apprêtais à entrer pour rejoindre Marie, je songeai que le téléviseur devait toujours être allumé dans la pièce, et je me ravisai, décidai de descendre d'abord à la réception chercher le fax que nous avions reçu. En sortant des ascenseurs, mes yeux, encore accoutumés à la lumière tamisée des étages, furent violemment éblouis par le scintillement des lustres de l'entrée, trio de lustres d'une amplitude spectaculaire, trois à quatre mètres d'envergure et près de huit à dix mètres de haut, peut-être s'agissait-il de répliques de lustres de collection, je n'en avais aucune idée, leur forme évoquait des flacons de liqueur ou d'alcool blanc, des salières en baccarat, des carafes de vin aériennes aux reflets irisés, étroits au sommet et s'évasant de plus en plus à mesure qu'on descendait le long de leur corps, pour devenir presque ronds à la base, enveloppés, féminins. Quatre cercles d'acier parallèles les enserraient chacun étroitement, et, malgré la rigueur de leurs lignes, leur éclat avait quelque chose de fuyant et d'aquatique, et c'était peut-être à des gouttes d'eau géantes finalement qu'ils faisaient le plus penser, des gouttes d'eau, ou d'acide, ou à des larmes, mon amour, trois larmes de cristal en suspension dans l'air, trois gigantesques larmes de lumière étincelantes qui pendaient fragilement au plafond dans un poudroierement de paillettes et de nacres et se mirent soudain à trembler au-dessus de moi dans un ébranlement de forces incontrôlées, et je vis soudain ces trois lustres de cristal se balancer au plafond et vaciller dans l'air, prêts à se détacher de leurs frêles amarres pour venir s'écraser au sol dans une gerbe de verre au fracas infernal. Je ne sais si la terre venait de nouveau de trembler vraiment à l'instant, comme lorsque nous étions rentrés à l'hôtel quelques heures plus tôt, ou s'il ne s'agissait que d'une de ces infimes secousses à peine perceptibles comme il s'en produisait tant au Japon, que mon imagination n'avait fait qu'amplifier.

Je poursuivis mon chemin dans le hall. Un peu honteux de ma tenue qui contrastait avec le faste de l'hôtel (je portais un simple tee-shirt noir froissé et j'avais les pieds nus dans mes sandales humides), je rentrai les pans de mon tee-shirt dans mon pantalon et dirigeai mes pas vers la réception, où ne se trouvait qu'un seul employé, en habit noir, de dos, ou plutôt de trois-quart, qui consultait un registre. Hormis cet employé de garde, il n'y avait personne dans l'immense hall assoupi dans la nuit. Les comptoirs d'accueil étaient vides, le pupitre qui servait de point de ralliement aux services de l'*airport-limousine* était désert, il n'y avait pas de portier en vue, personne sur le perron désert surmonté d'un auvent qu'on devinait à l'extérieur dans la nuit derrière la double rangée de portes de verre coulissantes. Je m'avançai jusqu'au comptoir, et, d'une voix ferme, qui contrastait un peu avec le relâché de ma tenue (que je voulais peut-être inconsciemment compenser), je lui expliquai en anglais que j'avais été averti dans ma chambre de l'arrivée d'un fax. Room 1619, dis-je assez sèchement, de Montalte, ajoutai-je.

Marie s'appelait de Montalte, Marie de Montalte, Marie Madeleine Marguerite de Montalte, elle aurait pu signer ses collections comme ça, M.M.M.M. (en hommage sibyllin à la Maison du docteur Angus Killierankie). Marie, c'était son prénom, Marguerite, celui de sa grand-mère, de Montalte, le nom de son père, et Madeleine, je ne sais pas, elle ne l'avait pas volé (personne n'avait comme elle un tel talent lacrymal, ce don inné des larmes). Lorsque je l'ai connue, elle se faisait appeler Marie de Montalte, parfois seulement Montalte, sans la particule, ses amis et collaborateurs la surnommaient Mamo, que j'avais transformé en MoMA

pour rendre une grâce discrète à ses talents d'artiste au moment de ses premières expositions d'art contemporain. Puis, j'avais laissé tombé MoMA, pour Marie, tout simplement Marie (tout ça pour ça).

Le réceptionniste tardait à revenir (just a moment, please, m'avait-il simplement dit, avant de disparaître dans les profondeurs d'un petit local annexe), et, seul dans le hall désert aux grands lustres de cristal illuminés, j'attendais son retour, accoudé au comptoir de la réception, les pieds nus dans mes sandales en éponge. Que se passait-il ? Ne parvenait-il pas à retrouver le fax ? Ou bien s'agissait-il d'une erreur ? Se pouvait-il que personne ne nous eût envoyé de fax cette nuit ? Je ne comprenais pas ce qui se passait, pourquoi le réceptionniste ne revenait pas. Le réceptionniste finit par revenir, et, après une rapide vérification sur un registre, d'un geste stylé, il tendit le bras au-dessus de mon épaule en direction du hall pour me dire que quelqu'un était déjà passé prendre le message. Quelqu'un ? Je me retournai brusquement vers le hall que je venais de traverser et j'aperçus Marie à quelques mètres de là — Marie était là —, ou plutôt seulement ses jambes, je n'aperçus d'abord que ses jambes car son corps demeurait caché par un pilier, une paire de jambes dénudées et croisées, les pieds chaussés d'une paire de mules en cuir rose pâle de l'hôtel qu'elle portait avec une élégance distante, raffinée et ironique (une en équilibre précaire au bout de ses orteils, l'autre déjà tombée par terre).

Marie était allongée de tout son long dans un des élégants canapés en cuir noir du hall, la tête et les cheveux tombant en arrière sur l'accoudoir, un bras ballant au sol, et vêtue — c'est ce qui me frappa le plus — d'une de ses propres robes de collection, une sublime robe en soie bleu nuit étoilée, strass et satin, laine chinée et organsin — je ne l'avais jamais vu porter une de ses robes, et cela ne présageait rien de bon —, qu'elle avait passée n'importe comment avant de quitter la chambre, sans l'agrafer à l'épaule, ni l'ajuster aux hanches. Pas maquillée, la peau très blanche sous le cristal des lustres, des lunettes de soleil sur les yeux, elle fumait posément une cigarette dans une aura embrumée de mélancolie rêveuse qui paraissait sortir tout droit de ses lèvres entrouvertes pour partir nonchalamment en fumée vers le plafond. Tu es là ? dis-je en m'approchant d'elle. Elle me regarda avec une lueur d'amusement, et je lus un soupçon de supériorité méprisante dans son regard, qui semblait me dire qu'on ne pouvait décidément rien me cacher (oui, en effet, elle était là), mais qui voulait dire aussi, ou bien interprétais-je mal ce sourire en y débusquant de la malveillance alors qu'il n'y avait peut-être qu'un peu de moquerie affectueuse, qu'elle n'en avait rien à foutre, de ma sagacité de merde, et qu'elle y était même souverainement indifférente, à ma sagacité de merde, et à mon intelligence de merde aussi, d'ailleurs. Ce qu'elle attendait de moi maintenant, ce n'était pas des preuves d'intelligence, encore moins des explications quelconques sur ce que nous venions de vivre, des arguties, des justifications ou des raisonnements, c'était que je l'embrasse, et c'est tout — et pour cela, mon intelligence ne m'était d'aucun secours.

Marie continuait de me regarder, le visage intense et immobile, le corps paré de sa sublime robe en soie bleu nuit étoilée, strass et satin, laine chinée et organsin, son manteau de cuir noir drapé à la manière d'un châle négligemment jeté sur ses épaules. Tu t'es inquiétée ? dis-je. Elle fit oui de la tête, d'un air buté et malheureux. Tu étais où ? dit-elle, et, comme je lui expliquais que j'étais monté au dernier étage de l'hôtel et que je m'étais baigné, je la vis sourire pensivement, d'un sourire approbateur et légèrement entendu. Oui, je sais, je t'ai vu, me dit-elle. Tu m'as vu ? dis-je. Oui, dit-elle. Et elle me raconta alors qu'en sortant de la chambre pour aller chercher le fax, comme elle ne m'avait pas trouvé dans le hall, elle était sortie de l'hôtel pour voir si je n'avais pas été prendre l'air dans la rue. Elle ne savait pas très bien où elle allait, d'ailleurs, m'expliquait-elle, elle me cherchait, elle errait au milieu de la chaussée dans sa sublime robe de collection, elle était perdue dans la nuit. Je l'écoutais en silence, je ne comprenais pas où elle voulait en venir. Elle avait regardé l'hôtel alors, elle avait cherché notre chambre des yeux au seizième étage, toutes les lumières de l'hôtel étaient éteintes dans la nuit, tout le monde dormait dans la ville. Elle avait continué à marcher, relevant encore la tête de temps à autre vers la façade, lorsque son regard avait été attiré par la baie vitrée de la piscine au dernier étage, comme si elle voyait des mouvements derrière la vitre, comme une ombre qui se mouvait dans la rotonde. Elle n'y avait pas vraiment prêté attention, mais, au moment de rejoindre l'hôtel, elle avait de nouveau levé la tête vers le dernier étage de l'hôtel, et elle m'avait vu alors, elle m'avait vu derrière la vitre, elle était sûre que c'était moi, cette silhouette immobile dans la nuit parmi les gratte-ciel illuminés. Tu inventes, dis-je. Non, je

n'invente rien, dit-elle. C'est toi qui invente, dit-elle. Elle me sourit. Elle avait un sourire ambigu que je ne lui connaissais pas, un peu inquiétant, légèrement dingue.

Viens, on sort, me dit-elle en se levant brusquement, je n'en peux plus, de cet hôtel. Viens, répéta-t-elle, en me prenant par le bras et m'entraînant vers la sortie. Je trainais des pieds derrière elle, lui fis valoir que nous n'étions pas habillés pour sortir, qu'on pourrait au moins repasser par la chambre pour prendre un manteau, mais elle ne voulut rien savoir, elle m'entraîna vers la sortie en jetant sur mes épaules son grand manteau de cuir noir (tiens, puisque tu as froid, mauviette, me dit-elle, et elle s'arrêta dans le hall pour me toiser et m'adresser un beau sourire vampant, d'ingénuité et de défi).

Nous passâmes les portes vitrées coulissantes qui s'ouvrirent automatiquement sur notre passage, et nous retrouvâmes dans la nuit sur le perron désert. Un taxi était garé à une dizaine de mètres de l'entrée, dont nous attendîmes vaguement l'arrivée en regardant autour de nous, mais il ne vint pas à notre rencontre (tout simplement parce que le chauffeur dormait, nous nous en rendîmes compte en passant à côté du véhicule, découvrant son corps allongé dans la pénombre, le siège rabattu en arrière). Nous descendîmes le chemin sinueux qui menait à la voie publique, et traversâmes la rue en courant la main dans la main, enjambâmes un minuscule parapet pour passer de l'autre côté de la chaussée, nous fauflant entre les branches d'un bosquet nain en nous écorchant les chevilles aux arbustes, et descendîmes les escaliers d'une grande passerelle métallique qui faisait office d'écluse urbaine séparant les différents paliers de la cité pour se trouver un niveau plus bas dans la ville, dans une avenue tout aussi fantomatique et déserte qu'éclairaient une rangée de réverbères piquetés. Arrivés en vue du Keio Plaza Hôtel, dont l'entrée était illuminée de blanc et d'or, nous bifurquâmes dans une rue sombre, et, peu à peu, laissant le Shinjuku des grands hôtels et des immeubles de bureaux derrière nous, nous gagnâmes un quartier plus animé, avec davantage de commerces et de petits restaurants, des courettes dans le noir, des lanternes et des idéogrammes aux enseignes, quelques caissons lumineux éteints dans la pénombre. J'avais fini par enfiler le manteau de Marie, beaucoup trop petit pour moi, et j'avais pris Marie par l'épaule (la manche du manteau remontait sur mon avant-bras et m'étranglait l'aisselle), qui se blotissait contre moi, la tête contre ma poitrine, de sorte que nous finîmes par ne plus former qu'un seul corps bicéphale étroitement imbriqué sur le trottoir. Nous nous trouvions dans un quartier de magasins d'électronique et de photos, caméras vidéo et appareils numériques qu'on devinait dans la pénombre des vitrines. Parfois, nous passions devant les néons blancs et roses d'une boîte de nuit ou d'un bar à hôtesse, où une grappe de personnes discutait devant l'entrée, grande rousse décolorée vêtue d'un immense ciré rose, en minijupe et lèvres pâles, deux hommes émaciés en costume trois pièces en conciliabule à ses côtes, et, plus loin, dans l'ombre, désœuvré près des poubelles, la maigre silhouette d'un vieil homme-sandwich dégarni et pensif, une pile de prospectus à la main. A mesure que nous avançions, le quartier s'animait et se transformait, il y avait de plus en plus de bars et de néons, des voitures qui roulaient au ralenti le long des trottoirs déserts, des odeurs de soupe et de tako-yaki, des sex-shops, des sous-sols sur lesquels veillaient des rabatteurs et des videurs, petit en costume croisé, ou gros avec une natte, profil d'estampe et doudoune noire rembourrée. Personne ne prêtait particulièrement attention à notre tenue, nous nous fondions dans la nuit et les excentricités de chacun, pas plus extravagants que d'autres, Marie vêtue d'une robe de collection à vingt mille dollars, toute simple, le dos nu, deux coups de crayons, le fuselage en soie noire et une hélice ventrale, qu'elle portait avec une simplicité confondante, lunettes noires sur le nez et ses mules roses de l'hôtel, et moi empêtré dans un manteau en cuir quatre fois trop petit pour moi qui me remontait au milieu des bras, pieds nus dans des savates de mousse d'hôtel humides et déjà usagées, la semelle tassée, écornée et brunie. Il faisait de plus en plus froid dans la rue, à peine quelques degrés au-dessus de zéro, de la buée sortait de nos bouches, et je sentais le corps de Marie trembler contre mon sein, la peau de ses avant-bras hérissée de chair de poule. J'ai faim, dit-elle. Froid ou faim ? dis-je. Faim, dit-elle, froid et faim (allons manger, dit-elle).

Attirés par les lumières rougeoyantes des lanternes et la chaleur qui régnait à l'intérieur, nous étions entrés dans le premier restaurant venu, petit restaurant de quartier qui servait des soupes à toute heure, salle minuscule et bondée, plutôt crasseuse, avec de larges tables en bois presque toutes occupées. Une rangée de tabourets sommaires courait le long du bar, où se tenaient quatre silhouettes de dos penchées en avant, un bol et des baguettes à la main, qui aspiraient bruyamment leurs nouilles, udon ou ramen, je ne sais pas, je ne leur avais

pas demander ce qu'ils mangeaient (encore que Marie l'eût souhaité, qui eût voulu avoir la même chose qu'eux). Une vieille dame faisait la cuisine dans un réduit contigu que protégeait un petit rideau, précise et absorbée par sa tâche, rissolant je ne sais quels légumes dans une poêle qu'elle secouait et renversait d'un geste brusque dans des marmites qui bouillaient sur des réchauds à gaz en répandant dans la salle une forte odeur de soja et de porc caramélisé. Nous avons commandé des soupes, que j'avais choisies au hasard sur la carte, en désignant du doigt les idéogrammes les plus appétissants au vieil homme chaussé de socques qui était venu prendre la commande, à la fois courtois, taciturne et parfaitement indifférent. Il avait déposé sur notre table une minuscule serviette blanche tiédasse dans un plastique fripé et nous avait servi à chacun un verre d'eau en carafe avant de repartir. Marie, qui avait ôté ses lunettes de soleil qu'elle avait posées sur la table, me regardait, les yeux rougis de sommeil et de larmes, pâles et fatigués, comme des étoiles éteintes fragilisées par la nuit, et elle me souriait gentiment, apparemment plus heureuse dans la fumée de ce boui-boui que dans les ors et le luxe de tous les palaces du monde, dont les fastes inutiles n'étaient que la pâle redondance de sa propre splendeur.

Assise en face de moi au fond du restaurant, Marie mangeait sa soupe sans faire de bruit, à l'occidentale, et non à la japonaise (le bol à la main, en faisant remonter les nouilles par paliers avec les baguettes avant de les engloutir bruyamment dans une aspiration précipitée). Non, elle allait à la pêche aux udons, plutôt, et faisait peine à voir (ou plaisir, c'était selon), qui touillait mollement sa soupe une baguette dans chaque main, à la manière d'un chef d'orchestre découragé, dyslexique et ambidextre. Elle finit par abandonner la partition à mi-repas, repoussant son bol devant elle sur la table. Je crois que c'est toi qui as mes cigarettes, me dit-elle, elles sont dans mon manteau, et, sans attendre de réponse, s'avançant vers moi par-dessus la table, elle alla fouiller dans les poches de son propre manteau que je portais toujours en m'entourant le corps de ses bras, et se mit à en sortir divers objets, qu'elle posa au fur et à mesure sur la table, une grande enveloppe blanche pliée en deux, des mouchoirs froissés (humides de ses larmes), un bâton de rouge, deux trois billets de dix mille yens enroulés et un paquet de Camel mal en point, dont elle sortit une cigarette chancelante et à moitié brisée, avec son nez de supersonique. Sans un mot, elle se souleva dans sa sublime robe en soie bleu nuit étoilée, strass et satin, laine chinée et organsin, et, s'approchant de la table voisine, présenta l'extrémité de sa cigarette à nos voisins pour leur demander du feu. Elle remercia d'un battement de cil et reprit place en face de moi, en soufflant la fumée dans ma soupe. C'est le fax ? dis-je en désignant du regard la grande enveloppe pliée en deux qu'elle avait posée sur la table. Je peux ? Elle fit oui de la tête en fumant. Je m'essuyai les mains et ouvris pensivement l'enveloppe, fis glisser les deux pages de télécopie qu'elle contenait pour apercevoir aussitôt l'en-tête de la maison de couture *Allons-y, Allons-o*, et son logo stylisé, en ombres chinoises, d'un couple qui prenait la fuite (nous-mêmes ?). Je sortis les feuillets de l'enveloppe et les parcourus du regard, des chiffres, des résultats d'exploitation récents, une dernière mise à jour de son programme de Tokyo, dates des expositions et des défilés, rien que de très ordinaire, le fax avait été expédié de Paris à dix-neuf heures vingt, ce qui, somme toute, était une heure normale pour envoyer un fax (même si cela avait été une heure désastreuse pour nous qui l'avions reçu).

Marie, en face de moi, que je sentais tendue (elle tombait de fatigue), avait allumé une nouvelle cigarette au mégot de la précédente, et, les bras nus, jouant avec le flacon de soja qu'elle faisait tourner entre ses doigts sur la table, me faisait part de ses inquiétudes pour l'exposition d'art contemporain qu'elle inaugurerait le week-end prochain à Shinagawa (la première de cette ampleur au Japon). Ce matin, quand nous étions arrivés à Tokyo, par une confusion regrettable due aux nombreux changements de vols qu'elle avait effectués jusqu'au dernier moment, personne n'était venu nous attendre à l'aéroport. Nous nous étions retrouvés seuls dans le grand hall de réception des bagages de Narita à réunir nos cent quarante kilos de bagages répartis en diverses malles et cantines, cylindres à photos et cartons à chapeaux, qui tournaient sur le tapis à bagage et que nous réceptionnions pour les entasser sur des chariots, guettant sans relâche l'hypothétique arrivée de renforts qui ne parurent jamais, ce qui nous obligea à gagner l'hôtel par nos propres moyens dans deux taxis distincts (nous occupions chacun un — image emblématique de notre arrivée au Japon), les deux voitures se suivaient au ralenti dans le pâle soleil grisâtre des embouteillages matinaux des autoroutes urbaines surélevées de la baie de Tokyo. Arrivée à l'hôtel, épuisée et hors d'elle, Marie, une liasse de fax et de rapports de courriers électronique à la main, avait joint au téléphone les différents responsables de son voyage, chacun se confondant en excuses mais se

renvoyant la responsabilité du malentendu, l'organisation du voyage étant en effet tricéphale du côté japonais (*Allons-y Allons-o*, et sa filiale de Tokyo, *Contemporary Art Space*, pour l'exposition d'art contemporain, et *Spiral*, pour le défilé de mode, sans compter une jeune chargée de mission à l'Ambassade de France qui prétendait également ajouter son grain de beauté à l'incurie du triumvirat). Au final, envoyant tout le monde paître, Marie avait dit qu'elle allait dormir et qu'elle ne voulait plus être dérangée avant le lendemain matin (mais, le lendemain matin, c'était précisément maintenant, mon amour).

Le jour n'allait pas tarder à se lever maintenant, et, comme je me tournais vers la rue, je me rendis compte qu'il neigeait dehors, d'imperceptibles flocons passaient latéralement devant la vitre et disparaissaient dans la nuit, emportés par le vent. De l'endroit du restaurant où nous nous trouvions, on ne voyait dans l'encadrement de bois de la fenêtre qu'un fragment de rue partiel et incohérent qui donnait sur un immeuble dans la pénombre, avec des fils électriques mystérieux et une colonne de lumière qui montait à la verticale le long de la façade, composée de sept ou huit caissons lumineux superposés qui annonçaient la présence de bars à chaque étage du bâtiment. Je regardais la neige tomber en silence dans la rue, légère et impalpable, qui s'accrochait aux néons et aux contours des lanternes de papier, sur le toit des voitures, aux oeillets de verre qui retenaient les fils des poteaux télégraphiques. Et cette neige me paraissait être une image du cours du temps — quand elle traversait la clarté d'un réverbère, les flocons tourbillonnaient un instant dans la lumière comme un nuage de sucre glace dissipé par un souffle invisible — et, malgré ma fatigue, je me mis alors à espérer que le jour ne se lève pas à Tokyo, ne se lève plus jamais et que le temps s'arrête là à l'instant dans ce restaurant de Shinjuku, car je savais que l'avènement du jour mettrait non seulement un terme à la protection illusoire dans laquelle nous tenait encore l'obscurité, mais apporterait la preuve tangible que le temps passait, irrémédiable et destructeur, et avait passé sur notre amour.

Et, dans cette impuissance immense que je ressentais au plus profond de ma fatigue à ne pouvoir empêcher le jour de se lever et le temps de passer, je pressentis — sans t'en parler — qu'avec la fin de la nuit se terminerait notre amour.

En sortant du restaurant, la neige avait cessé de tomber, et la rue luisait d'humidité, parsemée de givre et de neige fondue, les trottoirs étaient noirs et glissants. Les sandales de mousse que j'avais aux pieds me protégeaient à peine, et il n'était pas rare en traversant une rue que je sentisse de petites éclaboussures glaciales de neige fondue sur mes chevilles ou sur la peau nue de mes pieds. Je ne savais pas très bien où nous allions, Marie me précédait dans une ruelle sombre, les épaules et les bras nus dans sa sublime robe de collection. Elle ne semblait pas avoir particulièrement froid, mais je préférerais quand même la rejoindre et lui rendre son manteau, je me débarrassai du vêtement sans cesser de marcher et le posai avec soin sur ses épaules pour les recouvrir le mieux possible. Un ciel de neige recouvrait le quartier, et nous marchions en silence dans la rue, traversions des carrefours, passions devant les derniers bars ouverts. Une voiture de la voirie avançait au ralenti au milieu de la chaussée, dont le gyrophare orange jetait ses lueurs allongées sur les façades. Nous longeâmes sur quelques mètres un étroit chemin piéton bordé d'un parapet qui sinuait sous les gigantesques piles de béton d'un pont autoroutier, nous traversâmes les voies ferrées désertes d'un passage à niveau aux ombres inquiétantes. Nous croisions peu de monde dans les rues, un homme seul de temps à autre, le costume fatigué et la cravate défaits, plutôt pas encore sorti de la nuit que déjà entré dans le jour qui se levait. Au loin, très loin, se devinait le débouché d'une grande artère déjà animée, avec les trainées de phares des voitures et des taxis.

La neige se remit à tomber, d'abord quelques flocons épars, comme hésitants, simple crachin désagréable et glacial, puis véritable chute de neige, qui recouvrit en un instant les trottoirs d'une fine pellicule de poudre cristalline. Nous nous étions réfugiés sous le auvent de bois d'une échoppe d'artisan, et nous regardions la neige tomber à gros flocons dans la nuit, les pieds rougis de froid dans nos fragiles sandales. Parfois, bravant l'averse, je me risquais dans mes pantoufles de mousse jusqu'au milieu de la chaussée et, levant la tête parmi le rideau très dense de flocons silencieux qui tombaient avec langueur dans la ruelle, je scrutais le ciel un instant, encore bleu nuit et cotonneux, à peine éclairci par les premières lueurs de l'aube. J'étais tellement épuisé que je ne ressentais plus ni le froid ni la fatigue. Je fis quelques pas dans la neige fondue jusqu'au carrefour voisin, le visage enneigé et les doigts transis de froid, et m'arrêtai devant un gros distributeur de boissons qui se dressait dans la pénombre.

J'examinai un instant distraitement les cannettes qu'il contenait, boissons froides et chaudes, différentes sortes de café et de thé, et sortis quelques pièces de ma poche, demandai à Marie si elle voulait boire quelque chose. Oui, je veux bien, me dit-elle distraitement. Marie était restée à l'abri du auvent, et je la regardais à distance, très belle dans la nuit enneigée, le visage baigné par les lueurs fauves d'une lanterne toute proche. Elle se tenait là debout, les yeux dans le vague, sous le porche de cette boutique en bois abandonnée aux volets fermés, et regardait tristement devant elle, les cheveux mouillés et le visage parsemé de vestiges de neige fondue, son manteau jeté en châte sur sa sublime robe de collection. Je fis glisser les pièces dans la fente du distributeur, et la rejoignis en progressant prudemment sur le trottoir avec deux cannettes de capuccinos brûlants.

Il était un peu plus de cinq heures du matin, et nous buvions des capuccinos brûlants sous le auvent de bois d'une échoppe d'artisan, en regardant la neige tomber devant nous dans la ruelle. Malgré le froid intense, je me sentais étrangement bien, et Marie, qui buvait son capuccino à petites gorgées précautionneuses pour ne pas se brûler les lèvres, releva les yeux vers moi et me sourit. Je répondis à son sourire et avançai prudemment ma cannette vers la sienne pour l'inviter à trinquer, et, passée sa première surprise — elle resta un instant interdite, comme devant un geste inexplicable, une inconvenance —, elle me dévisagea avec gravité, me scruta intensément du regard, avant de laisser tomber sa tête sur mon épaule et de trinquer avec moi avec beaucoup de douceur et d'abandon, heurtant ma canette avec délicatesse, avec reconnaissance, beaucoup plus tendrement qu'il n'eût fallu, fémininement, amoureusement.

Nous nous étions remis en route, nous marchions sans plus nous préoccuper de la neige, qui continuait de se déposer en silence sur nos épaules et sur nos bras. Nous cherchions à regagner l'hôtel, mais cela faisait plusieurs carrefours que nous passions sans apercevoir de gratte-ciel à l'horizon, et je finis par croire que nous nous étions égarés. Marie s'était laissé distancer et marchait en titubant de fatigue à quelques mètres de moi, silhouette émouvante dans la nuit dans sa robe enneigée, son grand manteau de cuir noir dont elle s'était recouvert la tête à deux mains à la manière d'une tente. C'est par là ? me demandait-elle, arrivée à un carrefour, et elle était obligée de tourner sur elle-même, le champ de vision limité par son manteau, pour avoir une vue panoramique de la situation. Je ne savais pas, je n'en avais aucune idée. Nous avançions ainsi à l'inconnu dans de sombres ruelles quand nous passâmes devant la cage de verre illuminée d'un petit supermarché ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, à l'enseigne brillante bleue et blanche de Lawson. Nous allâmes nous abriter un instant à l'intérieur, passant sans transition de la pénombre bleutée de la nuit à la violente clarté intemporelle d'un plafonnier de néons blancs. Je jetai un coup d'oeil distrait sur les deux seuls clients qui se trouvaient dans le magasin, un jeune homme en col roulé et petit bonnet rasta qui feuilletait un magazine devant le présentoir de journaux, et un salarié sans âge, les chaussures mouillées et le front humide, qui contemplait dubitativement les étagères presque vides du compartiment réfrigéré en s'emparant de temps à autre de quelque ravier sous célophane remplis de filaments d'algues noires ou de lamelles de champignons, approchant la barquette en plastique de ses yeux et soulevant ses lunettes pour lire quelque chose sur l'étiquette (la date d'emballage, l'origine du produit ?), avant de reposer la barquette où il l'avait trouvée. Marie s'était arrêtée au rayon des cosmétiques, et regardait les crèmes et les produits de toilettes avec une certaine apathie, passait sans transition d'un rayon à l'autre, s'attardait devant des rayonnages de soupes instantanées, de sachets de nouilles aux emballages colorés. Elle tenait son manteau mouillé sur un coude, et, ayant remis ses lunettes de soleil pour se préserver de la lumière trop vive du magasin, elle se promenait en bâillant entre les rayons sous les yeux indifférents des caissières, qui suivaient d'un air morne la nonchalante progression du splendide équipage de sa silhouette bleue nuit étoilée dans les allées désertes de ce supermarché.

Aucune lueur de l'aube n'était encore visible quand nous quittâmes le magasin, et, si le quartier s'éveillait, c'était encore lentement, par petites touches imperceptibles, une ampoule qui s'allumait derrière les stores en bois d'un rez-de-chaussée, un vieil homme chaussé de getas traditionnelles qui apparaissait sur le pas d'une porte et allait retirer les volets amovibles d'une échoppe. De temps à autre, une voiture nous dépassait à très faible allure dans la rue, que nous regardions s'éloigner lentement sous la neige et disparaître. Nous avions acheté un petit parapluie transparent au Lawson, et, serrés l'un contre l'autre, nous cherchions à sortir du labyrinthe de ruelles dans lequel nous nous étions engagés. Nous nous laissions guider par

les scintillements de lumière au lointain, quand, au sortir d'une petite rue, nous débouchâmes soudain sur une grande artère animée, où, dans un pâle brouillard nocturne auquel les chutes de neige donnaient des allures féériques, les voitures circulaient au ralenti dans une soupe de boue et de neige fondue qui clapotait sous les éclaboussures des pneus et se suivaient en patinant sur place dans un ballet de phares et de feux de position. Ici et là, quelque taxis isolés, aux carrosseries acidulées, vert intense, orange métallisé, progressaient par à-coups dans la circulation, et leurs lunettes arrières s'allumaient dans la nuit à chaque coup de freins, en jetant de dramatiques lueurs de lumière rouge sur les véhicules alentour. De nombreux magasins et cafés étaient déjà ouverts le long de l'avenue, et des néons multicolores brillaient dans des halos de clartés vaporeuses où voletaient des nuées de flocons de neige. Partout, sur la grisaille des façades encore nappées d'obscurité, c'était des enseignes imbriquées et superposées, un enchevêtrement de panneaux où couraient des inscriptions en hiraganas et katakanas, d'indéchiffrables colonnes d'idéogrammes qui se mêlaient parfois à quelques caractères romains familiers, tels ceux d'une enseigne publicitaire géante, fixée au flanc d'une passerelle pour piétons, qui attirait l'oeil par sa saisissante injonction : VIVRE. Une foule déjà très dense s'écoulait sur le trottoir, qui semblait fluide et glissait comme un torrent impérieux qui charriait dans son cours un flux presque ininterrompu de piétons dans un ondoisement d'anoraks sombres et transparents, de parkas, de pardessus et de parapluies. Nous nous étions fondus dans le mouvement de la foule et suivions le courant sous notre étroit parapluie, notre tenue à peine remarquée par quelques regards qui se posaient sur nous à la dérobée, moi les bras nus sous la neige dans mon tee-shirt noir, et Marie, les épaules à peine plus couvertes, dans sa sublime robe de soie bleue nuit étoilée, strass et satin, laine chinée et organsin, ses mûles en cuir rose pâle agrémentées depuis peu d'une grosse paire de chaussettes de tennis (nous les avons trouvés en lot de trois chez Lawson, en laine blanche, toutes trois identiquement rayées d'un double liseré rouge et bleu, et nous n'avons pas pu résister à la tentation, non seulement de les acheter, mais d'en enfiler aussitôt chacun une paire).

Il se produisit alors un incident mineur, qui aurait pu rester sans conséquence, mais qui, dans l'état de fatigue et de nerfs dans lequel nous nous trouvions, fut le détonateur d'une crise aussi brève que brutale. Je m'étais avancé vers le bord de la chaussée pour hélér un taxi dans la circulation (même si nous n'étions sans doute plus qu'à quelques minutes à pied de l'hôtel maintenant, je trouvais préférable d'en finir au plus vite), et un taxi, obéissant à mon geste, avait quitté la file centrale pour venir se garer devant nous sur le trottoir, la portière arrière s'ouvrant automatiquement dans le même mouvement simultané. Gardant le parapluie ouvert à l'extérieur du véhicule, j'avais passé la tête dans l'habitacle — c'était sans doute une erreur, j'aurais mieux fait de m'installer immédiatement dans la voiture — pour indiquer le nom de l'hôtel au chauffeur, le répétant deux ou trois fois en précisant l'adresse telle qu'elle était indiquée sur la carte de visite que j'avais en ma possession, 2-7-2, Nishi-Shinjuku, Shinjuku-ku. Le chauffeur, placide derrière sa vitre transparente, m'avait jaugé du premier coup d'oeil — l'accent, la mine, la tenue vestimentaire, l'origine occidentale — et, avec un sourire impuissant, m'avait éconduit sans autre forme de procès et la portière s'était refermée toute seule sous mon nez, tandis que la voiture redémarrait déjà dans le brouillard en me laissant désemparé sur le trottoir, à méditer ma déconvenue.

Furieux et impuissant, j'avais alors hélé un autre taxi, n'importe comment, sans conviction, en levant à peine le bras, il était impossible qu'un chauffeur m'aperçût, et lorsque Marie, derrière moi sur le trottoir, les mains autour des bras, transie de froid, lasse d'attendre et exaspérée de mon incapacité, m'avait fait remarquer d'une voix excédée que, si je ne hélais que des taxis occupés, nous n'étions pas rentrés à l'hôtel, je m'étais tourné vers elle et lui avais dit sèchement de fermer sa gueule. Elle n'avait rien répondu. Immobile, les mains autour des bras, rapace effarouché, elle m'avait foudroyé du regard. Elle n'avait qu'à les hélér elle-même, les taxis. J'étais revenu vers elle en pataugant dans mes sandales en mousse, l'épaisseur des chaussettes était telle que je ne parvenais pas à entrer entièrement le pied dans la pantoufle, de sorte que mon talon restait en rade à l'extérieur, et prenait l'eau à chaque pas en s'enfonçant davantage dans la neige — et merde. Nous avons marché quelques minutes ainsi sans un mot, et, au premier mot de Marie — me reprochant encore quelque chose, ou se plaignant, je ne sais pas, peu importe, rien que le son de sa voix m'était devenu insupportable — j'avais accéléré le pas et l'avait plantée là dans l'avenue. Laisse-moi au moins le parapluie, avait-elle crié tandis que je prenais le large dans la foule. J'étais revenu vers elle et lui avais tendu le parapluie, un peu trop vivement, peut-être, ou l'avait-elle mal

intercepté, je ne sais pas, mais il était tombé par terre, entre nous, en appui sur ses baleines, à la renverse dans la neige.

Ramasse-le, dit-elle. Je ne dis rien. Ramasse-le, répéta-t-elle. Je la regardai dans les yeux, lui plantai mon plus mauvais regard dans la gueule. Je ne bougeais pas. Nous étions arrêtés sur le trottoir, de chaque côté du parapluie renversé dans la neige, des gens passaient à côté de nous en se demandant ce qui se passait, nous regardaient un instant et poursuivaient leur route, parfois se retournaient une dernière fois pour nous jeter un ultime regard. Je ne bougeais pas. J'avais envie de la frapper (je sentais des picotements aux tempes). La frapper au visage, ou la jeter à terre dans la neige. M'en débarrasser. Nous étions immobiles sur le trottoir à quelques mètres de l'entrée d'un *coffee-shop*, dont le store de toile dégouttait de neige fondue. Des gens étaient attablés dans l'étroit local, qui nous voyaient à travers la vitre, je sentais leurs regards, je sentais leurs regards posés sur nous. Ni Marie ni moi ne bougions. Il était impossible, de toute façon, maintenant, qu'un de nous ramasse jamais ce parapluie. Je parvins à reprendre mes esprits, et je fis demi-tour, me remis en route. Marie me suivit sans un mot, et nous poursuivîmes notre chemin sur l'avenue, laissant derrière nous ce parapluie ouvert abandonné dans la neige.

Nous avançons dans la foule, marchant d'un même pas, apparemment ensemble, les chaussettes en laine blanches assorties dans nos sandales avec leur identique et dérisoire liseré rouge et bleu à la cheville, mais chacun dans ses réflexions mauvaises et sa macération de l'incident. De temps à autre, furtivement, je la regardais. Peu importait qui était dans son tort, personne sans doute : nous étions devenus l'un pour l'autre le révélateur impitoyable de nos propres faiblesses, de nos défauts, de nos travers. Nous nous aimions, mais nous ne nous supportions plus. Car il y avait ceci maintenant dans notre amour, que, même si nous continuions à nous faire plus de bien que de mal, le peu de mal que nous nous faisons nous était insoutenable.

Nous continuions de remonter l'avenue sans nous adresser la parole, empruntions des passerelles métalliques aux tracés arrondis et complexes qui surplombaient des avenues et contournaient des carrefours. Nous ne disions rien — nous ne nous parlions plus. Souvent, ces disputes, ces crises brèves et destructrices qui nous meurtrissaient profondément étaient suivies de plus ou moins longues périodes de bouderies réciproques que nous mettions un point d'honneur à ne pas interrompre le premier. Moins buté qu'elle, toutefois, il m'arrivait de faire le premier pas, sachant pertinemment qu'elle pourrait me repousser, et je me préparais d'ailleurs mentalement à accueillir ses rebuffades — pour éviter de me laisser à nouveau déborder par quelque accès de violence, que je sentais croître dans ma poitrine et ne parvenais pas à contrôler.

Nous nous étions arrêtés sur un pont, et regardions le jour se lever sur Shinjuku, sur les gratte-ciel et les tours métalliques qui accrochaient les premières lumières du jour. Le jour se levait, et je songeais que c'en était fini de notre amour, c'était comme si je regardais notre amour se défaire devant moi, se dissiper avec la nuit, au rythme incroyablement lent du temps qui passe quand on en prend la mesure. Le plus frappant, à observer ainsi les imperceptibles variations de couleur et de lumière sur les immeubles de verre du quartier, c'est que le passage au jour me paraissait davantage être une question de couleur que de lumière. Ayant à peine perdu de son intensité, l'obscurité était simplement en train de passer d'un bleu nocturne à une grisaille diurne, et toutes les lumières que nous apercevions au lointain — gratte-ciel illuminés aux abords de la gare, trainées des phares des voitures sur les avenues et les arrondis des autoroutes urbaines, boules des lampadaires et néons multicolores des magasins, barres de lumières blanches aux vitres des immeubles — continuaient à briller dans la ville comme au cœur même de la nuit, à ceci près que cette nuit apparente était devenu le jour : aux ténèbres de la nuit s'était substitué la grisaille d'un matin neigeux.

Le ciel, au loin, abandonnant ses dernières teintes sombres, finissait de se déprendre de la nuit et virait à un grisâtre diurne, auquel de gros nuages de neige donnaient quelques reflets jaunâtres. Nous nous trouvions sur un grand pont de bois réservé aux piétons, dont les parapets étaient protégés de hauts grillages peut-être pare-suicides, et nous surplombions en a-pic des dizaines de voies ferrées qui alimentaient la gare de Shinjuku. Les rails fuyaient au loin, s'entrecroisaient et disparaissaient dans des tunnels. En contrebas, tout au long du

ballast, c'était un fouillis de lignes électriques et de câbles à haute tension, de caténaires, de rampes métalliques qui surplombaient les voies. A intervalles réguliers, précédé d'un grondement qui faisait vibrer le pont, surgissait une rame de métro illuminée bondée de voyageurs, parfois un train de marchandises, et de nouveau un monorail blanc qui filait d'un seul trait dans la pâle lumière du matin. Aux abords de la gare, que nous apercevions au loin, des milliers de personnes se croisaient sous la neige, se pressaient autour de l'entrée principale du bâtiment dans une gigantesque marée de parapluies qui semblait mue par de lents courants contradictoires, une partie s'engouffrant dans la gare et une autre en sortant, tandis que de multiples sous-courant tâchaient de se constituer, de gens isolés qui se frayaient un passage à contresens pour se rendre aux guichets ou sortir des bouche de métro. Plus loin, par-delà le terre-plein qui s'étendait devant la gare, s'élevait un îlot de hautes constructions métalliques, d'hôtels et de grands magasins, aux toits en terrasse chargés de néons et d'antennes, le haut des façades parsemés d'écrans géants qui diffusaient de muettes publicités aux couleurs délavées dans la nuit finissante. Nous nous étions remis en route — toujours sans un mot — et nous n'avions pas encore quitté le pont que, me tournant vers Marie qui marchait à côté de moi dans le crachin glacé de neige fondue qui continuait de tomber, je m'apprêtais à avoir un geste envers elle, lui toucher le bras ou lui prendre la main, quand j'eus le sentiment que ma tête et mes yeux vacillaient, et, simultanément, que le grondement d'un train qui passait faisait trembler les piles du pont sur ses bases, et, dans le prolongement même de ce vertige, le grondement toujours croissant de ce train invisible commença à tout faire trembler sur son passage et à faire vibrer le sol sous mes pieds en agitant bruyamment les grillages métalliques du parapet du pont qui se mirent à être fortement secoués de bas en haut dans des gerbes d'étincelles bleuâtres et des éclairs de feu que je vis soudain sortir en contrebas de la boîte d'un générateur qui implosa sur place dans une épaisse fumée noire qui se mit à s'élever sur les voies ferrées où un train lancé à pleine vitesse freinait pour essayer de s'arrêter, tandis que, dans le rapide regard circulaire que je jetai derrière moi sur le pont au milieu des lumières des lampadaires qui vacillaient, je vis les passants qui tanguaient comme sur le pont d'un navire soulevé par une vague énorme, brève et violente, certains perdant l'équilibre et luttant pour garder leur trajectoire en accélérant comme s'ils se précipitaient à la poursuite de leur parapluie, d'autres s'accroupissant, la plupart s'arrêtant sur place, comme figés, paralysés, se protégeant la tête avec un bras, avec leur serviette, leur malette. Et ce fut tout. Ce ne fut rien d'autre. A peine trente secondes, une minute, plus tard, passé un moment de panique et d'attente, très dense, où il ne se passa plus rien et où personne ne bougeait, chacun se regardait, un cartable tombé par terre ici et là, encore accroupis, livides, mouillés de neige, encore prêts à se protéger et à se recroqueviller davantage, s'attendant au pire, à une réplique immédiate, beaucoup plus forte peut-être — c'était la deuxième fois que la terre tremblait en quelque heures, et cela pouvait reprendre à tout instant, la menace était désormais permanente —, les gens se relevèrent peu à peu et s'éloignèrent, se dispersèrent sur le pont, tandis qu'un chien invisible aboyait au loin.

Et Marie, dans un cri étouffé, se précipita dans mes bras et se mit à trembler de tous les membres.

Marie pleurait. Elle pleurait contre moi, elle était secouée de sanglots, elle se blotissait de toutes ses forces dans mes bras, les membres tremblants, mouillée de larmes et de neige. La peur extrême qu'elle avait ressentie, la fatigue, l'épuisement, l'exacerbation de tous ses sens depuis le début de la nuit se traduisit alors par un besoin irrépressible de réconfort, une brûlante envie d'union des corps et d'abandon charnel. Marie, dans mes bras, en pleurs, la robe mouillée, les cheveux mouillés, approchait ses lèvres très près de ma bouche et me demandait en tremblant pourquoi je ne voulais pas l'embrasser, et, la gardant dans mes bras en tâchant de la tenir à distance sans qu'elle pût se sentir rejetée, je répondais à voix basse en lui caressant les cheveux pour tâcher de l'apaiser que je n'avais jamais dit que je ne voulais pas l'embrasser, que je n'avais jamais dit ça, Marie. Mais je ne l'embrassais toujours pas, je ne me penchais pas vers elle pour l'embrasser, et la caresser, la calmer et l'empêcher de pleurer, et c'était toujours la même question et la même réponse, exactement le même dialogue que quelques heures plus tôt dans la chambre d'hôtel, et ce fut avec la même véhémence, la même détresse dans la voix, qu'elle s'écria de nouveau en relevant la tête vers moi : Mais pourquoi tu ne m'embrasses pas, alors ? Et je ne répondis pas, je ne répondis rien, je me souvenais très bien de la réponse que je lui avais faite à l'hôtel — cinglante comme un constat : Je n'ai jamais dit non plus que je voulais t'embrasser —, mais je

ne pouvais pas lui dire ça, pas maintenant, je ne pouvais lui dire maintenant que je ne voulais ni l'embrasser ni ne pas l'embrasser après ce que nous venions de vivre, elle aurait bondi, elle se serait révoltée, elle m'aurait frappé au visage, elle n'aurait pas supporté ces finasseries, que je ne voulais ni l'embrasser ni ne pas l'embrasser, je me foutais de sa gueule, ou quoi ? Dans la détresse qui l'avait jetée dans mes bras, c'était la chaleur de mon corps qu'elle était venue chercher, pas la souplesse de mon intelligence, elle n'en avait rien à foutre de mes mots ou de mes raisonnements, aussi pertinents et imparables pussent-ils être — au contraire, ils pourraient même sembler d'autant plus déplacés qu'ils témoigneraient d'une plus grande pertinence — ce qu'elle voulait, c'était une intelligence de la vie, irréfléchie et spontanée, un élan du coeur, l'élan de mes mains et de ma langue, de mes bras autour de ses épaules, mon corps contre son corps. Je ne l'avais pas compris, ça ? Et pourtant dieu sait combien j'avais envie de l'embrasser maintenant — et tellement plus maintenant que nous nous séparions pour toujours que la première fois que je l'avais embrassée.

Nous avons fait quelques pas, hagards, les vêtements mouillés, avec nos pantoufles tordues et nos chaussettes assorties en laine blanche avec leur liseré rouge et bleu à la cheville, et nous étions réfugiés dans un renforcement du pont, une sorte de niche arrondie qui menait à un escalier de secours métallique très abrupt qui descendait vers les voies ferrées. Et je compris alors, tandis qu'elle se serrait de plus en plus sensuellement contre mon corps que le désir, l'immense désir sexuel resté inassouvi après notre étreinte inaboutie de cette nuit, notre étreinte incomplète, interrompue par l'arrivée d'un fax, avait maintenant besoin d'un exutoire immédiat pour qu'elle puisse se libérer des tensions qu'elle avait accumulées. Il fallait, pour venir à bout de son épuisement, pour relâcher ses membres et apaiser ses nerfs, qu'elle jouisse, qu'elle jouisse sur le champ, et j'eus alors le sentiment que c'était une femme inconnue que j'avais dans les bras, un pur désir en action, qui se collait contre moi, mouillée de désir et de larmes, ses hanches s'enroulant contre mon ventre avec une détermination mauvaise à la recherche de la jouissance, la violence de son désir me faisait peur, je la sentais chercher ma bouche en haletant contre mon oreille, le souffle court, gémir comme si nous faisons l'amour sur ce pont, parmi la foule qui continuait de passer à proximité de nous. Elle ne faisait aucun cas de sa robe aux coutures fragiles, aux attaches délicates qui menaçaient de céder, froissant la vulnérable hélice ventrale contre mon bassin et rapprochant toujours son pubis de mon sexe en frottant de plus en plus fort son sexe contre ma cuisse, soulevant fiévreusement mon tee-shirt et me massant le ventre et les seins, puis elle saisit ma main et la guida sous sa robe, la fit remonter le long de sa cuisse et je sentis alors le contact brûlant de sa chair nue, je sentis, dans ce corps froid et mouillé de neige qui se collait contre moi en tremblant de désir et de peur, le contact incroyablement chaud de la chair de sa cuisse et la proximité ardente de son sexe mouillé de désir, j'avais soulevé la couture de son slip et je sentais sous mes doigts la douceur humide et électrique de l'intérieur de son sexe qui se contractait sous ma main, je la désirais moi aussi maintenant, j'avais envie de faire l'amour, je me collais contre elle, je pétrissais son sexe, je malaxais les poils, je passais sur ses fesses, je lui caressais les fesses et lui enfonçais un doigt dans le trou du cul.

||

De retour à l'hôtel — je nous revois fugitivement traverser le grand hall déjà bruissant d'hommes d'affaires pour rejoindre les ascenseurs, la peau rougie de froid, la robe de Marie froissée et à moitié déchirée à la cuisse, nos chaussettes de tennis blanches assorties aux chevilles —, dans l'état de fatigue et de délabrement physique que nous avons atteint, nous nous sommes immédiatement laissés tomber tout habillés sur le lit. Il faisait jour et une grisaille affreuse de lendemain de nuit blanche régnait dans la chambre. Marie avait fait couler un bain chaud, et attendait qu'il se remplisse allongée sur le lit les yeux ouverts, épuisée, sans bouger, sans parler. Notre fatigue était telle que nous avons failli entrer tous les deux dans la baignoire quand le bain fut coulé, mais, après une brève altercation dans la salle de bain, plutôt facétieuse et comique, un ballet de gestes tendres et somnambuliques sur le carrelage, nous sommes partagés les lieux, Marie a pris la baignoire et j'ai choisi la douche. La tête levée et les yeux fermés, je laissais couler une eau tiède sur mon corps meurtri, endolori de froid, mon corps de naufragé qui retrouvait peu à peu une température normale. J'étais nu, la tête levée sous le jet, dans la cabine de douche aux parois embuées, et je voyais Marie allongée dans la baignoire, nue et immobile, un gant de toilette sur le visage, blanc et afaissé, d'où montait d'évanescentes volutes de vapeur. Elle portait un bonnet de douche translucide sur les cheveux, en coiffe, tel un chou-fleur amolli, et ses mains, très doucement, au ralenti, presque inconsciemment, faisait clapoter la surface de l'eau.

A neuf heures — 8.57 a.m. exactement, comme l'indiquait le radioréveil de la chambre en chiffres rouges de cristaux liquide finement pointillés — le téléphone a retenti dans l'obscurité.

Les lourdes tentures étaient tirées dans la chambre, et nous dormions chacun d'un côté du lit dans un sommeil profond. Marie, les lunettes de soie de la Japan Airlines sur les yeux, se retourna en geignant dans les draps, le front en sueur, chaudement emmitoufflée dans un gros pull marin qu'elle avait passé par-dessus sa chemise de nuit pour emmagasiner de la chaleur. C'était une sonnerie répétitive, stridente, agressive. Je finis par décrocher et, au bout d'un long moment, pendant lequel j'essayais de comprendre où j'étais, je dis, non pas "allô", mais "oui" sur un ton froid, intimidant. Une voix japonaise, un peu déstabilisée et altérée par l'émotion, se lança dans une longue phrase, d'où il ressortait, une fois dépouillée des politesses d'usage qui l'enrobait, que c'était Yamada Kenji et qu'il nous attendait comme convenu à la réception avec messieurs Maruyama, Tanaka, Kawabata et Morita. Que répondre à cela ? Je ne dis rien, je jetai un coup d'oeil sur la chambre, et les robes de Marie qui nous entouraient, pendues aux ombres des portants. Je sentis un moment de flottement à l'autre bout de la ligne, l'amorce d'un conciliabule, des chuchotements. Un instant, s'il vous plaît, dit mon interlocuteur. Je ne disais toujours rien. Je n'avais encore rien dit (à part "oui"), et, n'en disant pas plus, d'une main épuisée, je raccrochai.

J'eus à peine le temps de me rendormir, et je n'avais même pas essayer de réveiller Marie pour l'informer du coup de téléphone (c'eût été de toute façon en pure perte), que le téléphone — 9.04 a.m. — se remit à sonner. Retentissait de façon saccadée dans l'obscurité

la chambre, l'appareil se trouvait de mon côté du lit, et, au bout d'un moment, dans un gémissement qui semblait demander grâce, Marie se rapprocha de moi sous les draps, se colla contre mon corps et tendit un bras dans le vide en direction de la table de nuit. J'achevai son geste, décrochai pour elle et lui tendis le combiné. Elle fut encore plus minimale que moi, car, le combiné à la main, elle ne dit rien, ni "allô", ni "oui", rien, témoignant simplement de sa présence par un infléchissement de la respiration, un grognement ensommeillé, interrogatif et courtois. Puis, toujours silencieuse — elle releva d'une main paresseuse ses lunettes de soie de la Japan Airlines sur son front, et je voyais son visage ensommeillé écouter dans la pénombre, je regardais ses yeux qui semblaient s'animer à mesure qu'elle prenait connaissance de ce qu'on lui disait, nous échangeâmes même un bref regard de connivence — elle acquiesça une ou deux fois, puis, d'une voix lasse, dit que c'était entendu, qu'elle faisait descendre les collections par le service de bagagerie de l'hôtel et qu'elle arrivait. Elle raccrocha. Elle resta encore un long moment dans le lit, indécise (peut-être même sur le point de se rendormir), puis, se levant, pieds nus, un filet de chemise de nuit blanche dépassant sous son gros pull marin, elle alla entrouvrir une des tentures, revint près de moi en bâillant pour consulter le classeur de cuir épais qui contenait la liste des services et des numéros de téléphone de l'hôtel. Pensive, elle s'assit sur le bord du lit, enfonça deux touches sur le clavier du téléphone, et, d'un ton précis, en anglais, dit qu'elle avait des bagages à faire descendre à la réception. Elle erra ensuite ainsi dans la chambre, les lunettes de la Japan Airlines relevées sur le front, alla inspecter ses caisses, vérifia les étiquettes, referma celles qui avaient été ouvertes. Elle retira une par une avec soin les robes qui pendaient aux portants de voyage et les déposa un instant sur le lit, comme en transit, ouvrit une malle et commença à plier les robes, à les ranger. Sur le bras d'un fauteuil, disloquée et exsangue, pendait sa sublime robe bleu nuit étoilée éteinte dans la grisaille du jour.

Cela faisait maintenant vingt-quatre heures, presque heure pour heure, que nous étions arrivés au Japon et, regardant toutes ces caisses que Marie préparait et refermait pour les faire descendre à la réception, je me souvenais de l'inquiétude que j'avais éprouvée la veille au passage de la douane quand les douaniers nous avait arrêté pour contrôler nos bagages — et la peur, violente, que j'avais ressentie qu'ils découvrirent l'acide chlorhydrique que je transportais dans ma trousse de toilette. Mon cœur battait très fort chaque fois que le douanier désignait un nouveau bagage sur un de nos chariots et nous priait de l'ouvrir. Et, dans cette caisse-là, qu'est-ce qu'il y a ? demandait-il d'un geste, sans un mot. A dress, dit Marie. Please open, dit le douanier. It is a dress, répéta-t-elle. Please open, répéta le douanier, sans se départir de sa politesse, avec un soupçon de fermeté supplémentaire. La série de quatre crochets latéraux défaits, Marie souleva le couvercle en osier de la cantine sur le comptoir de la douane, avec le même entrain que si elle avait dû desceller là le cercueil d'un ami mort dont on eût rapatrié le cadavre après un accident à l'étranger. L'intérieur de la caisse avait du reste des allures de linceul, dans lequel reposait un corps transparent et tubulaire, décapité et sans jambe, qui baignait dans un lit de kapok rembourré de mousses, de pare-chocs et de coins. Corps purement virtuel, éviscéré et asexué, il se tenait là alangui sur son coussin de mousse, et portait une création récente de néon rose en spirale ascendant, cintrée à la taille, plus ample à la poitrine, qui montait en colimaçon tout le long de son corps inexistant jusqu'à un décolleté béant, d'où dépassaient, bien enveloppés dans divers petits sachets en plastique, un réseau de fils électriques et de prises de courant. A dress ? dit le douanier. A dress, dit Marie à voix basse. A sort of dress, convint-elle, plus très persuadée maintenant, plus très convaincue, sous le regard de ce douanier, de l'universalité des choses, des valeurs et des mots.

Les bagagistes s'étaient présentés à la porte de notre chambre, et Marie les avait fait entrer, deux jeunes employés de l'hôtel en livrée noire et bouton doré, une petite toque noire sur la tête qui leur donnait des allures de grooms ou de fusilliers-marins. Marie, en pull marin elle aussi (il y avait soudain une atmosphère parfaitement irréelle de croisière dans la chambre), les avait guidé dans la pièce, et leur avait désigné les malles qu'il fallait descendre et celles, plus rares, qui pouvaient rester. Les bagagistes s'étaient mis au travail, et, de mon lit (j'étais resté couché, et je les regardais), je les voyais évoluer furtivement dans la pièce avec une discrétion ostensible, s'arrêtant pour laisser passer Marie qui continuait d'aller et venir et de remplir des caisses, anticipant des yeux sa trajectoire, soulevant sans bruit les malles et les valises, qu'ils emportaient dans le couloir, où il chargeaient au fur et à mesure deux grands chariots dorés. Je finis par sortir du lit dans un état semi-comateux, et, les croisant pieds nus sur la moquette en m'écartant in extremis dans un déhanchement

somnambulique pour ne pas les gêner, je me rendis dans la salle de bain en me grattant la cuisse. Mon visage, dans le miroir de la salle de bain, était méconnaissable, les paupières et les pommettes bouffies, congestionnées, gonflées de fatigue et de rétention d'eau, mes yeux minuscules, à peine ouverts, qui lançaient un regard étonné et absent, pas sympathique, pas même attendrissant, presque méchant, mes lèvres étaient sèches et croûteuses, craquelées, ma langue blanche et pâteuse, les joues pas rasées, le cou piqueté de poils noirs et blancs, drus, épars. Je regardais ce visage dans le miroir, je regardais ce visage déjà vieux et pourtant mien (et c'est un état qu'il est des plus étranges de devoir associer à soi-même, la vieillesse, ou tout du moins — car je n'étais pas encore vraiment vieux, j'allais avoir quarante ans dans quelques semaines — la fin incontestable des caractéristiques de la jeunesse lisible sur les traits de son propre visage).

La dernière malle partie — les bagagistes l'avaient emportée à deux, chacun une anse, un devant, un derrière — Marie referma la porte derrière eux et enleva son pull marin et sa chemise de nuit, qu'elle déposa au passage sur le lit, continua le corps dénudé jusqu'à la fenêtre pour aller regarder un instant la ville grise et embrumée à travers la baie vitrée. Il pleuvait, un épais brouillard recouvrait le ciel à perte de vue, on voyait quelques toits plats et des antennes au loin, quelques gouttellettes de pluie glissaient sur le carreau. Toujours nue, elle repassa devant moi et prit le chemin de la salle de bain. Je préparais du thé en caleçon au-dessus du plateau du minibar, versais doucement de l'eau frémissante sur les sachets au fond des bols, allai porter une tasse à Marie, m'arrêtai derrière elle dans la salle de bain. Elle se lavait les dents devant le miroir. Je bus une petite gorgée de thé brûlant — sans doute la seule chose que je pouvais avaler maintenant — posai l'autre bol sur le lavabo. Elle sortit la brosse à dents de sa bouche, s'avança un instant vers le miroir et observa son visage de plus près dans la glace, tira délicatement sur la peau de ses joues. Tu as vu ma tête ? dit-elle. Et la mienne ? dis-je. Quelle horreur, dit-elle.

Dix minutes plus tard — le téléphone n'avait sonné qu'une fois entre-temps et j'avais répondu moi-même que nous arrivions — Marie reparut dans la chambre. Elle était habillée et maquillée. Certes, ses traits étaient tirés, mais elle était métamorphosée, elle portait un pantalon gris impeccable et un col roulé noir très seyant, d'élégants bottillons en chevreau à lacets croisés. Elle avait son grand manteau en cuir sous le bras, un volumineux agenda à la main, ses lèvres étaient légèrement maquillées, elle portait des lunettes de soleil, un autre paire que la veille, plus sobres, plus studieuses. J'étais assis sur le bord du lit, toujours en caleçon, et je feuilletais une Bible en anglais, que j'avais trouvé dans le tiroir de la table de nuit. Je ne lisais pas vraiment, je tournais les pages, regardais les têtes de chapitre, l'intitulé des épîtres. Je refermai distraitemment le volume (je n'avais pas l'esprit très clair), que j'abandonnai derrière moi sur le lit défait, et m'habillai, passai prendre le flacon d'acide chlorhydrique dans ma trousse de toilette et mis mon manteau. Nous quittâmes la chambre et prîmes l'ascenseur, nous étions côte à côte dans l'étroite cabine de verre transparente qui descendait au cœur de l'atrium de l'hôtel. Je regardais le trio de lustres de cristal étincelants dans le hall. Marie me toucha le visage, passa tendrement la main sous mon menton rugueux et mal rasé. Bien dormi ? dit-elle.

Au cœur du hall de l'hôtel, autour de nos caisses métalliques, nos malles et nos valises sagement répartis sur deux chariots facilement repérables, attendait un groupe de cinq personnes que nous n'aurions eu aucun mal à identifier, d'autant que Yamada Kenji, le seul que nous connaissions (il dirigeait la boutique *Allons-y Allons-o* de Tokyo, et nous l'avions déjà rencontré plusieurs fois à Paris), vint à notre rencontre à grands pas avec un large sourire, d'autant plus enjoué que notre retard se montait à près de quarante minutes, une éternité au Japon. Il portait une veste noire sans col et serra chaleureusement la main de Marie, s'avança vers elle avec une raideur empruntée pour lui faire la bise en lui demandant si elle n'était pas trop fatiguée, si elle s'était bien remise du décalage horaire, et Marie alors, avec ce sens du spectacle, cette outrance dont elle avait le secret, retira théâtralement ses lunettes de soleil et lui présenta son visage à nu dans la lumière, n'ayant honte de rien, n'ayant rien à cacher, qui semblait dire " tu veux savoir, eh bien, regarde ! " comme si elle lui dévoilait là quelque odieuse cicatrice, une plaie pulvérulente, un herpès de la face. Les quatre messieurs qui accompagnaient Yamada Kenji regardaient eux aussi le visage pâle et fatigué de Marie dans la lumière du hall et ne savait quoi dire ni comment réagir. Yamada Kenji paraissait bien ennuyé d'avoir posé d'entrée une question aussi dramatique (il l'avait sûrement posée comme ça, par simple politesse, sans pouvoir en imaginer les conséquences), et demeurait

contrit dans le hall, tandis que les autres, immobiles en demi-cercle autour de Marie (tous en costume impeccables et dûment cravatés, avec des cartables noirs et des attachés-cases, à l'exception d'un seul, M. Kawabata, qui avait les cheveux roses et portait un pantalon en cuir), souriaient avec circonspection tout en hochant machinalement la tête d'un air perplexe et compatissant. Marie ne bougeait pas, impériale, le visage toujours offert aux morsures des regards. Mais moi aussi, je la regardais, Marie, je regardais son visage dans la lumière des lustres, et c'est vrai qu'elle était très belle dans l'offrande silencieuse de sa pâleur défaite — Marie n'était pas spécialement jolie, mais particulièrement belle — et je remarquai alors, aux angles de ses yeux, un faisceau de pâles petites rides minuscules qui partaient vers ses tempes en s'évasant. C'est vrai qu'on voyait qu'elle était fatiguée, mon amour — et qu'elle vieillissait, elle aussi.

Dès que Marie eut remis ses lunettes, la rencontre reprit le cours paisible et ennuyeux des rendez-vous professionnels, et Yamada Kenji nous présenta les différentes personnes qui l'accompagnaient, chacun de ces messieurs s'inclinant et sortant une carte de visite de sa poche, ou de son portefeuille, ou de son porte-cartes, que Marie reçut avec un mélange de politesse et de désinvolture, soulevant encore ses lunettes de soleil pour lire ici et là un nom sur les cartes de visites. Seul le nom de Kawabata, associé au physique du personnage, sembla l'intéresser un instant. À côté de ce Kawabata, personnage influent, si ce n'est directeur, ou sous-directeur, du *Contemporary Art Space* de Shinagawa, qui suçotait placidement un cigarillo et portait à la main une mystérieuse mallette rigide en toile monogramme glacée, se trouvait une personne du même musée, M. Morita, un financier, personne terne aux épaules tombantes, avec des petites lunettes rondes, ainsi que deux personnes de *Spiral*, des subalternes apparemment, des subordonnés ou des stagiaires, tous deux très jeunes et très sérieux, et même cérémonieux, engoncés dans des costumes trois-pièces, non pas trop grands mais comme trop vieux pour eux. Pour ma part, j'étais resté dans l'ombre de Marie, et j'avais simplement incliné brièvement les yeux pour saluer tout le monde avec retenue au moment des présentations (moi qui suis en général d'un tempérament chaleureux avec trois, quatre, personnes, je suis plutôt distant avec les cinq milliards restant).

Afin de nous communiquer le programme de la journée, Yamada Kenji suggéra de se rendre dans un coin retiré de l'hôtel, où on pourrait nous servir le café (je ne sais combien de café et de thé nous avons bu depuis notre arrivée). Notre groupe s'était mis en route dans le hall, lentement, des sous-groupes s'étaient naturellement formés, Yamada Kenji chaperonnant Marie, qui marchait à côté de Kawabata et continuait à lui poser des questions, qui étaient traduites au fur et à mesure. Moi, je marchais en retrait, avec les deux jeunes gens tirés à quatre épingle de *Spiral*, qui me souriaient sans un mot — en anglais, pour ainsi dire (conversation paisible). La jeune chargée de mission à l'ambassade de France nous avait rejoints (elle s'était apparemment éclipsée aux toilettes juste au moment où nous étions arrivés), c'était une élégante jeune femme dans un grand manteau de laine vierge, yeux noirs de braise, pantalon et chemisier noirs (elle n'avait rien de blond à part les cheveux), qui m'entretenait de vacuités badines et de détails bénins — comme si on l'avait chargée d'accompagner Monsieur Thatcher pendant une visite officielle. Elle me faisait une petite cour sans conséquence tandis que nous retraversions le hall, m'effleurait le bras en riant et repartait de plus belle dans une longue phrase en relevant à l'occasion un de ses innocents sourcils noirs pour marquer sa surprise, voire sa stupéfaction, devant quelque objection que je n'avais même pas faite, qu'elle avait simplement anticipée. Elle pouvait avoir vingt-cinq, vingt-six ans, mais semblait fréquenter les allées des ministères et de la diplomatie depuis le double, son indéniable assurance et ses sourires charmeurs étaient décourageants. Je la regardais, épuisé, me passais la main gauche sur la peau rêche de ma joue mal rasée, exaspéré par sa voix enjouée que nimbait un zeste de zézaïement (sarzée de miction à l'ambassade de France). Je ne savais comment la faire taire. Et où étiez-vous, dis-je, justement, quand nous sommes arrivés ?

Nous avons pris place dans des canapés et des fauteuils en cuir noir répartis sur une mezzanine qui dominait le hall de l'hôtel, et on nous avait servi des cafés. Différents documents reposaient sur notre table basse, des grands classeurs en aluminium, des chemises plastifiées de différentes couleurs, un plan enroulé du musée de Shinagawa, des photos, des dossiers, sans compter les petits cadeaux de bienvenue que Marie avait déballé avec gentillesse et morosité, sans paraître particulièrement heureuse de les recevoir,

les déposant simplement à l'écart, parmi leurs emballages froissés, un foulard, des baguettes nacrées, des bâtonnets d'encens. Yamada Kenji nous avait remis le programme du jour, qu'il appelait le *schedule* (c'était une feuille), et je le parcourais des yeux en constatant que nous en étions à la phase accueil (9 heures - 10 heures, accueil à l'hôtel). Suivaient, au programme, une visite des salles du musée de Shinagawa pour préparer l'accrochage de l'exposition, une rencontre avec des journalistes du magazine *Cut* (une heure d'entretien), le déjeuner dans un restaurant traditionnel, une visite de l'immeuble *Spiral*, une rencontre avec la rédactrice en chef de *High Fashion* (une heure d'entretien, et séance de photos — en fin de journée, pour bien la laisser se remettre de la nuit blanche et du décalage horaire). Pendant que Marie prenait connaissance du programme, le visage impassible derrière ses lunettes de soleil, le financier, à côté de moi, qui n'avait encore rien dit, très raide sur son fauteuil, une tasse de café à la main dans laquelle il tournait placidement une petite cuillère, hochait douloureusement la tête et dit soudain pensivement en anglais — à personne en particulier, à la cantonade — qu'il y avait eu des morts dans le tremblement de terre.

Aussitôt, à l'évocation du tremblement de terre (aucun sujet ne pouvait être plus universel ni touché chacun plus intimement), tout le monde prit part à la conversation, aussi bien Kawabata qui lâcha une phrase péremptoire en japonais (que personne ne nous traduisit), que les deux jeunes gens tirés à quatre épingle de *Spiral*, qui, surmontant leur timidité, finirent par apporter eux aussi leur pierre aux débats. Le plus jeune (si c'était possible d'être plus jeune que l'autre), aussi réservé que bien informé, se mit à nous expliquer dans un anglais ésotérique que, selon des informations entendues à la radio, une vieille femme serait en effet morte ce matin d'une attaque cardiaque dans un village de la péninsule d'Izu où se situait l'épicentre du séisme. A cela, l'imprévisible Kawabata, se redressant brusquement dans son fauteuil — il s'était appuyé en arrière les mains jointes sous le nez comme pour prendre son élan et avait bondi en avant sur ses santiags — avait répliqué par une nouvelle phrase péremptoire en japonais, et, alors que, jusque-là, par courtoisie pour nous, on s'efforçait de parler plutôt français ou anglais, la conversation s'était poursuivie exclusivement en japonais, chacun ajoutant un détail ou en évoquant un autre, mimant des chutes d'objets, des affolements, des vacillements. Aux dires de Yamada Kenji, le seul qui continuait à nous traduire quelques informations de temps en temps, il y avait eu deux secousses, une petite, horizontale, à peine perceptible, vers une heure du matin, et une beaucoup plus forte au lever du jour, un 4 vertical, qui avait occasionné quelques dégâts légers dans Tokyo, des coupures d'électricité, des retards de train, des éboulements, des bris de verre, quelques chutes d'éléments de toiture. Dans les deux cas, l'épicentre était situé du côté de la péninsule d'Izu. Selon les spécialistes, bien qu'il était évidemment toujours impossible de faire le moindre pronostic en la matière, il n'y avait pas de risque particulier de nouvelle secousse imminente, de danger croissant de survenue d'un séisme majeur dans les prochains jours. Ouvrant sa malette pour ranger les programmes qu'il n'avait pas distribués, il supposait que nous n'avions pas dû ressentir la première secousse, assez faible, qui s'était produite cette nuit vers une heure du matin, car nous devions déjà dormir, et espérait que la deuxième, au lever du jour, beaucoup plus violente, et qui, il le craignait, avait dû nous réveiller, ne nous avait pas trop effrayé et ne nous avait pas donné une trop mauvaise image de son pays. Non ? Il regardait Marie. Puis, tout le monde, imperceptiblement, se tut et se tourna vers Marie. Il venait de se passer quelque chose, personne ne savait quoi exactement, mais tout le monde en était conscient et s'était tourné vers Marie. Marie était immobile dans le canapé, la tête droite, le programme de la journée à la main, et des larmes, lentement, coulaient sous ses lunettes de soleil.

Marie se leva, pria Yamada Kenji de l'excuser et, s'approchant de moi sous les yeux de chacun qui essayait de comprendre ce qui lui arrivait, prêt à intervenir pour l'aider ou la soutenir, elle exerça une pression sur mon épaule, rapide, mais ferme, en même temps suppliante, et me demanda de bien vouloir l'accompagner. Je me levai et la suivis, je n'avais pas enlevé mon manteau pour prendre le café, je n'eus donc pas besoin de le remettre, nous redescendîmes dans le hall de l'hôtel, fîmes quelques pas sous les lustres, je ne sais pas où nous allions, je la suivais, elle semblait chercher un endroit calme pour parler. Quelques instants plus tôt, ses larmes s'étaient mises à couler de façon irrésistible, avec la nécessité d'un phénomène naturel, comme monte une marée ou survient une pluie fine, et elle n'avait rien fait pour les retenir, elle les avait laissées couler sur ses joues, les avait affichées, sans ostentation, ni pudeur. Je savais que c'était l'évocation du tremblement de terre qui les avait provoquées, car le tremblement de terre, maintenant, était indissociablement lié pour nous à la fin de notre amour.

Et les deux images s'unifièrent alors furtivement dans mon esprit, même jeu de forces souterraines qui faisaient pression sur les lignes de fractures, identiques contraintes sur des failles invisibles, frottements continus et tensions qui avaient abouti à la rupture.

Marie quitta l'hôtel, passa la porte coulissante, et, immédiatement un portier capé de vert et gris et coiffé d'un haut-de-forme la salua et lui demanda si elle désirait un taxi. Elle continua sans répondre, m'attendit un peu plus loin, toujours sur la plate-forme à l'abri de l'auvent. Il pleuvait dehors, le ciel était gris, on voyait une grande avenue déserte devant nous, en contrebas de l'allée privée réservée à l'hôtel. Des voitures passaient, les veilleuses allumées dans un léger brouillard, quelques taxis, aucun piéton. Marie n'avait pas quitté son grand manteau de cuir noir dont elle avait relevé le col et fumait une cigarette en silence sur le perron, avec gravité. Je m'étais arrêté à côté d'elle, je regardais au loin. Elle continuait à fumer, elle réfléchissait. Après un long moment, elle se tourna vers moi et me dit difficilement, d'une voix étranglée, qu'elle était d'accord pour qu'on se sépare. Je veux bien qu'on se sépare, dit-elle. Je ne répondis rien. Je la regardais en caressant le flacon d'acide chlorhydrique dans la poche de mon manteau. Elle continuait de pleurer doucement. Mais, maintenant, je ne peux pas, dit-elle, maintenant c'est trop dur. Pas maintenant, me dit-elle, pas maintenant, et elle me toucha doucement le bras, laissa la main parcourir la manche de mon manteau, faire pression pour me convaincre, la caresser. Sa voix était ferme, presque dure. Pas maintenant, dit-elle, pas ces jours-ci. Ces jours-ci, j'ai besoin de toi, ajouta-t-elle.

Dans le taxi qui nous conduisait au *Contemporary Art Space* de Shinagawa, j'avais pris la main de Marie, et je la serrais doucement dans la mienne pour lui transmettre de l'énergie et du courage. Marie, que je sentais si fragile et démunie, elle si forte dans le travail, si déterminée, si intransigeante, que rien n'avait fait dévier de sa ligne depuis quinze ans, elle qui, malgré quelques exubérances superficielles, traçait une voie irrésistible dans le temps avec la tranquillité impérieuse d'un navire qui se meut dans la mer, fendait les flots et les bouillonnements d'écume de sa proue implacable — son parcours artistique avait la pureté de ses robes et le tranchant d'un tracé de sabre —, j'avais le sentiment de devoir la porter à bout de bras à présent, l'épauler et soutenir les innombrables fragilités de son être qui se révélaient à l'occasion de notre rupture, comme si sa personnalité intime, perçant sous la carapace de l'artiste, était soudain apparue au grand jour dans sa nudité radicale d'angoisses, de doutes et de faiblesses. L'ambiance était lourde dans la voiture, la pluie balayait les vitres, un essuie-glace allait et venait régulièrement sur le pare-brise. Yamada Kenji était assis à l'avant, à côté du chauffeur, il avait donné l'adresse du musée et consultait des petites fiches roses quadrillées en silence sur ses genoux. La jeune chargée de mission, assise de l'autre côté de moi, se taisait aussi, les pleurs de Marie avaient dû l'intimider. Personne ne disait rien dans la voiture, et Marie pleurait en silence, les épaules voûtées, sa main abandonnée dans la mienne, comme si nous prenions la direction d'un cimetière ou d'un crématorium, alors qu'on se rendait dans un musée d'art contemporain où elle allait inaugurer dans quelques jours sa plus importante exposition personnelle.

Pour accéder à l'entrée principale du musée, il fallait longer un mur d'enceinte en grosses pierres sur une centaine de mètres. Le taxi nous avait laissé en haut du chemin, sur le vaste parking désert d'un hôtel. Notre groupe au complet (les autres nous avaient rejoints quelques instants plus tard dans un autre taxi), nous nous étions mis en route sous une pluie fine, nous descendions une allée de pierres inégales dans un chemin de mousse qui descendait sous les arbres en direction d'un lac. Nous progressions lentement à l'abri de deux immenses parapluies, un bleu roi et un vert intense, qui se détachaient dans la brume et que tenaient avec un empressement gauche et précipité, trotinant de chaque côté de nous pour essayer de nous abriter, les deux jeunes gens tirés à quatre épingles de *Spiral* (qui faisaient plutôt figure de parallèles que de spirale). Passé la porte extérieure du musée, une large porte métallique commandée par un dispositif électronique (point rouge laser, caméra de surveillance), le bâtiment du *Contemporary Art Space* détonnait complètement dans le décor champêtre (arbres et étangs, on entendait même au loin des pépiements d'oiseaux et des coassements de grenouilles). Sa silhouette blanche et allongée apparaissait au fond d'un parc, murs fuselés et plaques d'aluminium ondulées qui donnaient à l'édifice des allures de hangar d'aéronautique ou de laboratoire de haute technologie. La porte, en verre semi-opaque, donnait sur un grand hall d'accueil en marbre noir, dans lequel nous attendîmes quelques minutes, Yamada Kenji et Kawabata disparaissant aussitôt par une porte dérobée.

Ils reparurent en compagnie d'un homme d'une cinquantaine d'années, avec une barbe poivre et sel et une veste pied de poule assortie, qui nous fut présenté comme le directeur du musée. Le directeur — il portait de surprenantes Puma blanches flamboyantes aux pieds — s'inclina pour les présentations et dut déboursier six cartes de visite (en échange de trois seulement, mauvaise opération). Nos hôtes nous firent entrer dans les bureaux du musée par la porte dérobée et nous introduisirent dans un salon privé qui jouxtait une salle de contrôle, dont la porte était entrouverte, on apercevait des rangées de moniteurs vidéo dans la pénombre. Nous prîmes place dans des canapés, autour d'une table basse vide, et une demoiselle silencieuse apparut aussitôt dans notre dos avec un plateau pour nous servir du thé (il y avait longtemps, tiens, qu'on avait plus bu de thé). Elle déposa un bol devant chacun de nous et se retira. Nous ne disions rien, nous ne sourions pas. Les pleurs de Marie avaient refroidi tout le monde, seul le directeur du musée n'avait pas encore été échaudé. Il but une gorgée de thé vert, reposa son bol sur la table. First time in Japan ? dit-il d'une voix puissante. Pas de réponse. Marie, qui n'avait pas retiré ses lunettes de soleil, regardait droit devant elle, ne paraissait pas concernée par la question. No, finit-elle par dire. Cela jeta un froid glacial dans l'assistance, chacun s'agita sur son siège, mais il n'y eut pas d'autres questions, la conversation était close. Je voudrais voir les salles, dit Marie.

Marie marchait à quelques mètres devant nous dans une immense salle d'exposition déserte, seule, dans son grand manteau de cuir noir, les lunettes de soleil relevées sur le front, son agenda à la main. D'une certaine manière, elle avait obtenu ce qu'elle voulait, elle avait imposé le silence et le respect nécessaire à sa concentration, par les larmes et la sécheresse de ton, plutôt que par la supériorité souriante qu'elle opposait en général à ses interlocuteurs (plus efficace, mais qu'elle n'avait pas la force ou la souplesse d'appliquer aujourd'hui), et le résultat était là, on restait sur ses gardes, on n'osait l'aborder ou lui adresser la parole, et elle pouvait s'abandonner à ses pensées comme si elle avait été seule dans le musée. Nous la suivions à distance, parlant à voix basse, intimidés autant par l'ampleur des salles vides que nous traversions qui faisait résonner nos pas sur le parquet que par la présence forte, déterminée et silencieuse de Marie devant nous. Il y avait près de trois cents mètres carrés d'espace d'exposition répartis en quatre salles (A.B.C.D), de formes différentes, deux rectangulaires, une pentagonale et une octogonale, la plus petite faisant soixante mètres carrés et la plus grande cent-dix mètres carrés. Elles étaient toutes blanches et désertes, parfaitement vides et impressionnantes de nudité, et deux sources de lumière les noyaient dans une lumière brumeuse, une, naturelle, venant de fines ouvertures dans le toit à travers lesquelles on apercevait le ciel chargé de nuages, et une artificielle, sophistiquée, composée de cylindres translucides orientables fixés en haut des cimaises, dont les ampoules projetaient une lumière tamisée de lanterne traditionnelle.

Marie s'était arrêtée au centre de la plus grande salle. Elle avait détaché une petite feuille de son agenda et, se servant de la couverture du carnet comme pupitre, isolée dans la pièce (je fus le seul à faire quelques pas dans sa direction, les autres restèrent sur le seuil et rebroussèrent chemin, firent discrètement demi-tour pour la laisser seule), elle traçait des croquis, un plan sommaire de l'espace, des rectangles pour figurer les salles, des carrés, des flèches que je ne parvenais pas à déchiffrer. De temps à autre, elle relevait la tête et réfléchissait, examinait les murs comme pour s'en inspirer et complétait son esquisse, reliait une flèche à un mot écrit en capitales, qu'elle soulignait. Elle n'avait pas remarqué ma présence, et je la laissai seule. Je quittai la salle et rejoignis les autres dans le hall. Le directeur nous invita à monter au premier étage, et nous traversâmes une passerelle de verre qui surplombait le hall pour entrer dans une pièce mal définie, avec une grande table et six chaises Hoffmann Fledermauss, un distributeur automatique de boissons dans un coin, quelques extincteurs d'incendie. Nous fûmes introduit dans une salle d'archivage, qui contenait une immense bibliothèque apparemment invisible de catalogues d'exposition et de revues d'art dissimulés dans d'étroits tiroirs japonais en bois blanc, que le directeur du musée ouvrit devant nous en démonstration. Je le regardais faire d'un oeil distrait (je pensais à autre chose, j'étais fatigué).

Nous avons regagné le salon d'attente à côté du hall d'entrée, certains s'étaient rassis pour boire du thé ou converser, d'autres étaient restés debout et feuilletaient des catalogues. Marie ne nous avait pas encore rejoints. Les mains dans les poches de mon manteau, j'examinais les affiches des expositions récentes du musée, je fis quelques pas en silence dans la pièce, allai passer une tête dans la salle de contrôle, où se trouvait un jeune homme, dos à moi, qui

travaillait sur un ordinateur. La salle était à peine éclairée, avec des voyants lumineux et des manettes de réglage, elle avait des allures de studio de mixage ou de régie-image d'une salle multimédia, avec les écrans de contrôle de plus d'une dizaine de caméras de surveillance qui diffusaient des plans fixes en noir et blanc grisâtres. Examinant l'ensemble, je me rendis compte que les caméras de la rangée supérieure filmaient les environs immédiats du musée, deux étaient fixées au portail extérieur, qui diffusaient des images neigeuses de l'allée déserte qui descendait vers le lac, et deux à l'entrée, une tournée vers le parc sous la pluie, et une orientée vers le hall d'entrée en marbre noir, avec ce plan fixe en plongée caractéristique de ce type de focale très large où les personnages que l'on découvre à l'image — en l'occurrence la demoiselle qui nous avait apporté le thé qui retraversait le hall avec son plateau vide — apparaissent souvent comme des victimes désignées ou des morts en puissance.

Je ne bougeais pas dans la salle de contrôle, les mains dans les poches de mon manteau gris noir et je sentais à présent sous la paume de ma main le contact du flacon d'acide chlorhydrique. L'autre rangée d'écrans frappait par sa rigueur extrême, huit moniteurs diffusaient chacun une image blanche très lumineuse, qui, au premier coup d'oeil, pouvaient passer pour de parfaits monochromes hypnotiques, mais qui, pour peu que l'oeil s'attardât sur les détails, permettait de distinguer des arêtes et des plinthes et de se rendre compte qu'il s'agissait de différentes vues des salles d'exposition désertes du musée. Je regardais fixement cette rangée d'écrans blancs qui scintillait légèrement, quand je vis soudain Marie apparaître dans le tableau, silhouette solitaire que je voyais avancer sur l'écran. Elle passait lentement d'un écran à l'autre, manteau noir sur fond blanc, disparaissait de l'un et surgissait dans l'autre. Parfois, furtivement, elle était présente sur deux écrans à la fois, puis, tout aussi fugacement, elle n'était plus présente sur aucun, elle avait disparu, et, immédiatement — c'était étrange et même un peu douloureux —, elle commençait à me manquer, Marie me manquait, je voulais la revoir. Elle revenait, elle était de nouveau à l'image, elle s'était arrêtée au milieu d'une salle. Je m'étais approché de l'écran, tout près, les yeux à quelques centimètres de sa brillance électronique, et je la vis lever les yeux vers moi pour adresser un regard neutre en direction de la caméra de surveillance, nos regards se croisèrent un instant, elle ne le savait pas, elle ne m'avait pas vu, mais nos regards s'étaient croisés et il ne s'était rien passé. Et c'est alors, pour la première fois, que je pris conscience, presque visuellement, que c'était fini entre nous, que nous avions rompu.

Je quittai la salle de contrôle en vacillant, j'avais la tête qui tournait d'avoir fixé l'écran de trop près aussi intensément. Mes yeux piquaient et ma vue se brouillait sous des éblouissements blancs, je m'approchai de la jeune chargée de mission française et lui demandai de bien vouloir m'appeler un taxi. Je devais avoir l'air pâle, car elle me demanda si tout allait bien. Je lui dis que non, que je n'allais pas bien, que j'étais fatigué, sans doute le voyage, le décalage horaire, et que je préférais rentrer à l'hôtel. Je m'étais laissé tomber dans un fauteuil, et je ne bougeais plus, je transpirais lourdement dans mon épais manteau gris noir, je voyais qu'on me regardait à la dérobée, qu'on parlait de moi. Elle revint me dire qu'on avait appelé le taxi et qu'il arrivait, me demanda si je voulais être raccompagné. Je hochai faiblement la tête. Oui, dis-je. Nous quittâmes le musée ensemble, remontâmes la petite allée qui menait à l'hôtel sous une pluie battante. Le parking de l'hôtel était désert, parsemé de grandes flaques traversées de pluie tourbillonnante et de rafales de vent. Le taxi finit par se présenter, indécis, tournant en rond au loin sous la pluie sans s'engager sur le parking. La jeune femme se dirigea vers lui d'un pas volontaire en agitant le bras en l'air dans son grand manteau mouillé. Le taxi s'immobilisa sous un arbre, elle dit quelques mots en japonais au chauffeur pendant que je prenais place dans la voiture. Le taxi démarra et je me retournai, je vis sa silhouette isolée sous la pluie à travers la lunette arrière embuée du taxi — et je ne le savais pas encore, mais c'était la dernière fois que je la voyais.

En descendant du taxi, je remontai immédiatement dans ma chambre au seizième étage de l'hôtel. La chambre avait été faite en notre absence et elle avait retrouvé des allures de chambre d'hôtel ordinaire depuis que nos cent quarante kilos de bagages avaient disparu. Les lits avaient été faits, les rideaux ouverts, et une pénombre grise entraînait dans la pièce. Les vêtements qui traînaient par terre avaient été pliés, les chaussettes blanches à liséré rouge et bleu que nous avions abandonnées en boule sur la moquette avaient été ramassées et pieusement déposées sur la coiffeuse à côté d'une valise de Marie. La chambre était surchauffée, et j'allai couper le chauffage, je voulus ouvrir la fenêtre, mais elle était condamnée. On ne pouvait, en tirant sur un panneau de verre vertical, obtenir qu'une mince ouverture de

deux ou trois centimètres, j'essayai bien de forcer le bras articulé de sécurité pour ouvrir davantage la baie vitrée, mais en vain. J'allai m'étendre sur le lit. Je n'avais pas enlevé mon manteau, et je marinai dans ma sueur, je me sentais fiévreux, j'avais le nez pris, je reniflais, je me relevais régulièrement pour aller me moucher dans la salle de bain, je buvais quelques gouttes d'eau au robinet et je retournais me coucher. A la fin, j'emportai avec moi un rouleau entier de papier hygiénique et le posai sur la table de nuit. Je me mouchais, allongé sur le lit, une collection de fragments de papier hygiénique froissés grandissait à côté de moi, des boulettes chiffonnées qui s'accumulaient sur la moquette. Je passai toute la matinée là. J'essayais de fermer les yeux et de dormir, mais je ne pouvais pas dormir, j'étais trop agité. Allongé sur le dos, je regardais le plafond, immobile, les pieds croisés sur le lit, les mains dans les poches de mon manteau. Je n'avais pas de perspectives. Qu'avais-je à faire ces jours-ci à Tokyo ? Rien. Rompre. Mais rompre, je commençais à m'en rendre compte, c'était plutôt un état qu'une action, un deuil qu'une agonie.

Je quittai la chambre en début d'après-midi avec un sac de voyage qui contenait le minimum, deux chemises, quelques tee-shirts, des chaussettes et des caleçons, ma trousse de toilette. Dans le hall, j'allai changer de l'argent à la réception. J'avais rempli un formulaire et présenté ma carte de crédit au comptoir de change et un employé me remit deux cent mille yens en liquide, une liasse de vingt billets de dix mille yens neufs, lisses et doux, dans une enveloppe en kraft de la taille exacte des billets. Je sortis les billets de l'enveloppe, les recomptai en faisant glisser mes doigts sur la surface sensuelle des coupures et scindai la liasse en trois, je gardai deux billets sur moi, en rangeai huit autres entre les feuillets de mon passeport, et laissai les dix derniers dans l'enveloppe. Je m'accroupis pour ouvrir mon sac de voyage dans le hall et glissai l'enveloppe, pliée en deux, dans un des compartiments de ma trousse de toilette. Je quittai l'hôtel sous la pluie, marchai une dizaine de minutes dans des rues grises, avant de descendre les quelques marches d'une bouche de métro excentrée. Je suivis des kilomètres de tapis roulants dans des couloirs souterrains. A mesure qu'on approchait de la gare de Shinjuku, la foule se faisait plus dense et je marchais dans d'interminables couloirs humides pleins de clochards installés le long des murs dans des cartons, certains même dans des tentes de fortune, sur des vieux matelas auréolé de taches de pisser ou de graisse, un petit téléviseur avec une antenne déployée et un minuscule écran neigeux allumé dans leur gourbi, un pantalon qui sèche, des casseroles abandonnées par terre, des cordelettes, des cannettes vides, des plateaux de bentos entassés, des chiens, silencieux, la gueule bornée, fumant d'humidité, le poil puant, une infecte odeur de couloir de métro et d'animal mouillé, qui faisait monter à la narine d'inattendues réminiscences de Paris.

J'avais consulté un plan de métro avant de partir, et je m'étais rendu compte que j'avais deux possibilités pour rejoindre la gare (je pouvais soit prendre le train, la ligne Yamanote du J.R., qui descendait vers le sud puis remontait pour faire un tour complet de la ville, soit le métro, la ligne Marunouchi, que symbolisait un fin ruban carmin). Je n'avais pas de préférences et me laissais guider au hasard par les détours des couloirs et les mouvements de la foule en guettant les inscriptions sur les panneaux. Ce fut le fil rouge de la ligne Marunouchi que je repérai en premier, et je le déroulai pour ainsi dire de panneaux en panneaux, suivant les couloirs et les escaliers roulant jusqu'aux quais. Après un petit quart d'heure de trajet debout dans un wagon surchauffé (il faisait tellement chaud que j'avais fini par enlever mon manteau et l'avait gardé au bras), je descendis à la station Tokyo. Je montai les escaliers mécaniques et me trouvai de nouveau perdu dans une gare immense, aux dimensions comparables à celles de Shinjuku, avec plusieurs étages de galeries marchandes reliées par des ascenseurs de verre. La tête douloureuse et le front fiévreux, je progressais

dans les dédales d'une galerie souterraine bordée de boutiques de toutes sortes, il y avait aussi bien des agences de voyage que des entrées de grands magasins, de vastes librairies ouvertes sur l'extérieur et des minuscules salons de coiffures avec leur syphon bleu blanc rouge, des cafés, des bars, des dizaines de restaurants avec leurs lampions, leurs cartes du jour et leurs plats en vitrine représentés par des figurines en cire aux allures d'accessoires de dînette, de sushis d'opérette. Je montai plusieurs volées d'escalators et continuais à évoluer dans la foule à la recherche du hall de départ des Shinkansen. Tout était remarquablement bien indiqué, et moins de cinq minutes plus tard, j'avais mon billet pour Kyoto.

Le Shinkansen, long oiseau blanc fuselé, venait de quitter la gare de Tokyo, et roulait lentement sur un viaduc en plein coeur de la ville, j'avais trouvé une place près de la fenêtre dans une voiture non-réservée, et je voyais les vitres illuminées des immeubles de bureaux qui défilaient au même niveau que le train dans la grisaille pluvieuse du jour, nous longeâmes à faible allure le Forum international dont la courbe concave épousait exactement le contour des voies ferrées. Dans les hauts parleurs du train, une voix souhaitait la bienvenue en japonais et en anglais, énonçait la liste des gares où le train ferait halte, Nagoya, Kyoto, Shin-Osaka, Shin-Kobe. J'avais posé mon sac et mon manteau à côté de moi, je n'avais pas de voisin, sur la rangée de trois sièges la plus proche se trouvait un homme seul en chemise blanche et cravate qui lisait le journal en chaussettes. Peu à peu, le train avait pris de la vitesse, nous avons quitté le centre de Tokyo pour des zones de banlieue urbanisées qui s'étendaient dans la brume, des filets de pluie ruisselaient sur les vitres. Nous longions des usines et des hangars, le train filait d'un seul trait à travers des gares de banlieue où d'immobiles silhouettes fugitives étaient massées sous le auvent des quais. Puis, c'était de nouveau des zones industrielles et des agglomérations qui s'étendaient à l'infini, des concentrations de maisons basses aux toits gris parsemés d'antennes. Je regardais le paysage qui s'écoulait sans penser à rien, témoin passif de cette compression de l'espace et du temps qui donne le sentiment que c'est à l'écoulement du temps qu'on assiste de la fenêtre des trains. Je ne bougeais pas, je sentais le passé s'éloigner et le présent s'abolir en permanence dans la disparition continue des paysages. Je somnolais, immobile sur mon siège, et je me demandais vaguement ce que j'allais faire à Kyoto.

Était-ce Marie que j'allais rechercher à Kyoto ? Une Marie ancienne, non plus imprévisible et blessante, mais figée dans le souvenir d'un bonheur révolu. Ou la tranquillité de la ville, son immense quiétude qui me la faisait peut-être préférer à toutes les villes du monde ? J'aimais la spiritualité de Kyoto, sa douceur et ses ombres, ses bars et ses temples, paisibles et silencieux, avec des tapis de mousse sous les arbres et des estrades en bois sur lesquelles on se suivait pieds nus ou en chaussettes, s'asseyant un instant pour contempler les vagues minérales d'un sable intemporel, ou minuscules et perchés sous des combles, auxquels on n'avait accès qu'au terme d'un parcours périlleux sur une fragile échelle de bois, les bars et les temples s'enlacent maintenant dans ma mémoire, se fondent et s'emmêlent comme nos corps s'unissaient à même la natte de la chambre d'auberge dans l'air chaud de septembre, qui entraînait dans la pièce par l'embrasure de la fenêtre par laquelle on apercevait de longues branches de saules qui frissonnaient sous un souffle de vent. Nous dinions dehors tous les soirs, dans Gion ou Pontocho, sur des terrasses en pilotis éclairées aux lampions aux bords de la Kamo où l'été finissait. Mon ami Bernard, qui vivait à Kyoto (je connaissais Bernard depuis longtemps, nous avons fait des études ensemble, puis nos chemins s'étaient séparés quand il était parti vivre au Japon), nous avait fait rencontrer quelques-uns de ses amis japonais, des professeurs de Todai qui parlaient français, une troupe de danseurs avec qui nous avons dîné un soir dans un restaurant de tofu, Marie avait même envisagé de créer des costumes pour un de leurs spectacles. On sortait du restaurant et on se promenait dans la nuit tiède en bordure de la Kamo ou du canal, Bernard nous accompagnait à la petite auberge traditionnelle qu'il nous avait trouvée, non loin du sanctuaire Heian, il pourrait peut-être me retrouver l'adresse de l'auberge et je pourrais y retourner ce soir, mais je songeai que non, il ne valait mieux pas, je ne voulais pas retourner dans ce ryokan où nous nous étions aimés.

Je n'avais pas déjeuné à midi et, après avoir observé d'un oeil distrait les jeunes femmes en uniforme vert pâle qui passaient dans le train en proposant d'une voix mécanique et inhumaine des plateaux repas, des boissons ou des glaces (avec cette façon si particulière de présenter le produit à bout de bras comme s'il s'agissait d'un programme, "demandez le programme !", minuscules pots de glace à la vanille ou au thé vert, ou plateaux de bentos

emballés comme des paquets- cadeaux), j'en arrêtai une dans l'allée et lui achetai un plateau-repas. Je n'avais pas choisi et fus un peu déçu quand j'ouvris le paquet-cadeau, de trouver, à côté des baguettes et du petit poisson en plastique de sauce de soja au liliputien bouchon rouge, huit rectangles de riz identiques enroulés dans des feuilles de vignes. Je grignotai un des rouleaux, abandonnai le plateau sur la tablette. Je me croisai les bras sur la poitrine, fermai les yeux et essayai de dormir.

Très tôt, vers cinq heures de l'après-midi, la nuit se mit à tomber, elle tomba d'un coup, presque sans transition. Dans le train éclairé, on ne distinguait plus bien les paysages à travers les vitres, d'immenses rizières dans l'obscurité, des profils montagneux, parfois, au loin, les points blancs d'une agglomération. Lorsque le train ralentit pour s'arrêter à Nagoya, il suivit le tracé rectiligne d'un viaduc et on apercevait la ville en contrebas, les commerces illuminés et les clignotements tapageurs des devantures de pachinkos, des enseignes d'hôtels aux néons roses et des panneaux publicitaires dans la nuit. Le train s'était arrêté dans la gare de Nagoya. Une centaine de collégiens en uniforme noirs boutonnés jusqu'au col attendaient sur les quais, des lycéennes en jupe grise et veste bleue, cravate rouge, jambes épaisses, grosses écharpes et longues chaussettes blanches, qui avançaient par groupes de trois ou quatre vers les sorties. Je regardais par la fenêtre, le visage à la vitre, et, soudain, une de ces jeunes filles me fit coucou de la main au passage. Je fus brusquement sorti de ma torpeur, pris au dépourvu, et je m'apprêtais à lever la main pour lui répondre, mais elle n'était déjà plus là, elle avait disparu, et l'ébauche d'un sourire de reconnaissance demeura en suspens sur mes lèvres, puis mon visage redevint dur, impassible, fatigué.

A l'arrivée du train à Kyoto, je descendis sur le quai, regardai autour de moi, hésitai. Mon sac de voyage à la main, je descendis les escaliers mécaniques, et sortis de la gare. Il faisait nuit. Je ne savais où aller. J'hésitais à me rendre à l'office de tourisme, et je continuais à marcher au hasard sur le terre-plein. Je sortis mon carnet d'adresse de la poche de mon manteau et m'assurai que j'avais le numéro de téléphone de Bernard. Je cherchai un téléphone à pièces et j'en trouvai un dans une cabine aux portes mal conçues, qui s'ouvraient vers l'intérieur, je me faufilai entre les battants, que je laissai se refermer dans mon dos, posai mon carnet sur la plaque de métal des annuaires, et composai le numéro de Bernard. J'entendis le faible roulement des sonneries au loin dans le combiné, et, au bout d'un moment, assez court, on décrocha et j'entendis une voix d'homme dire *mushi mushi* sur un ton à peine interrogatif. Aussitôt, je reconnus la voix de Bernard, qui parlait toujours posément, sur un ton égal, comme un chuchotement feutré permanent, ce qui donnait beaucoup de douceur et un grand pouvoir de persuasion à ses propos, si on les entendait. Je lui dis que j'étais à Kyoto et il ne parut pas particulièrement surpris. Je pensais qu'il allait me demander si j'étais avec Marie, mais non, il ne me parla pas de Marie, peut-être par pudeur, ou par indifférence, il me demanda simplement dans quel hôtel j'étais descendu. Je lui dis que je venais d'arriver et que je ne savais pas encore, et il me proposa de venir dîner à la maison, et même de dormir si je voulais, il me dit qu'il pouvait m'héberger. Je le remerciai, j'étais confus (tu es sûr, ça ne te dérange pas, dis-je, et il me demanda si j'étais enrhumé).

Je pris un taxi et indiquai au chauffeur, avec ma voix nasale (qui me donnait peut-être l'accent japonais), non pas l'adresse de Bernard, mais le nom de la station de métro la plus proche (Kuramaguchi), où nous nous étions donnés rendez-vous. Lorsque le taxi me déposa devant la station de métro, je payai et restai en bordure de l'avenue, mon sac de voyage à la main. Il pleuvait. Il y avait plusieurs bouches de métro, et Bernard ne m'avait pas précisé à laquelle nous devions nous retrouver, mais je reconnaissais vaguement l'endroit pour y être déjà venu avec lui quelques années plus tôt, et j'avais le pressentiment — qui se vérifierait quelques secondes plus tard, à peine le temps d'achever ma pensée — que c'était d'une ruelle qu'on apercevait à droite du caisson lumineux bleu et blanc de la station de métro que j'allais le voir apparaître. Il surgit en effet dans le prolongement de ma pensée, débouchant de la ruelle sous un parapluie et regardant posément autour de lui, balayant des yeux l'horizon. Il m'aperçut, et traversa l'avenue. Il se dégageait de lui un grand calme, tous ses gestes étaient retenus, ses propos mesurés. Il me salua de sa voix douce et égale et me proposa d'aller faire quelques courses pour le dîner dans un grand magasin des environs. Au sous-sol du magasin, tandis que nous échangeions des informations minimalistes devant les compartiments réfrigérés (cela faisait trois ans qu'on ne s'était plus vu), il choisissait des côtellettes, me demanda ce que je voulais boire. Avec des côtellettes, peut-être du rouge, dit-il à voix basse. Oui, peut-être, dis-je. Je le laissai choisir une bouteille de rouge, un

Médoc, il continuait à remplir son panier d'articles divers, également pour le petit-déjeuner de demain, du café, du pain de mie prétranché, de la marmelade d'orange, et le seul désir que j'exprimai, dans ce magasin où les tentations gastronomiques japonaises ne manquaient pourtant pas, fut d'acheter des champignons, différentes sortes de champignons dans des barquettes en plastique sous vide, en bouquet de petites têtes minuscules ou en grandes lamelles semblables à des chanterelles. J'avais envie de champignons.

Peut-être, si Bernard m'avait demandé d'entrée des nouvelles de Marie, dans la rue quand on s'était retrouvé, ou maintenant, en sortant du magasin, je lui aurais simplement répondu quelle avait été retenue à Tokyo, et nous en serions probablement restés là, nous n'en n'aurions pas parlé davantage (j'aurais même été réticent à en dire plus s'il avait continué à m'interroger sur le sujet). Mais, dès lors qu'il ne me demandait rien, et que Marie était le seul sujet qui occupait mes pensées depuis ce matin, je ne pus m'empêcher d'en parler moi-même le premier, avec cette volupté secrète qu'il y a d'évoquer ceux qu'on aime en public et d'entendre leur nom sur nos lèvres. Et, en prononçant son nom ce soir-là pour la première fois dans la rue tandis qu'on regagnait la maison avec les courses (le plus normalement du monde, sur le ton le plus détaché qui soit, pour dire simplement qu'elle était restée à Tokyo parce qu'elle préparait une exposition), je ressentis ce léger vertige qu'on ressent à l'approche du danger, en même temps que ce sentiment d'ivresse et d'impunité qu'il peut parfois provoquer, car si, pour moi, le nom de Marie évoquait les brûlures de notre séparation, j'étais le seul ce soir à connaître l'issue déchirante de notre relation.

Bernard habitait une maison japonaise traditionnelle, en bois, à un étage. Passé une courette extérieure, où un vélo reposait contre un mur dans l'ombre d'une plate-bande, on accédait à la cuisine, vaste pièce au sol en béton attenante à la pièce principale. Après nous être déchaussés, nous montâmes deux marches, toujours en manteaux, baissant la tête pour passer les cloisons coulissantes qui s'ouvraient sur le salon, et nous progressâmes en chaussettes sur les tatamis le corps légèrement incliné. Bernard me fit voir ma chambre, grande, totalement vide, je laissai mon sac contre le mur, et nous retournâmes prendre l'apéritif dans la cuisine (nous rechaussant et déchaussant à chaque fois au petit poste-frontière symbolique qui séparait le salon de la cuisine). La cuisine, glaciale en hiver, ouverte à tous les vents, était impossible à chauffer, et j'avais gardé mon manteau, j'avais pris place sur une chaise pliante à l'angle de la table, et je me chauffais les paumes au grillage rougeoyant du radiateur d'appoint que Bernard avait allumé. Bernard s'était servi un pastis et m'avait préparé un Efferalgan, et on picorait des pistaches et des huîtres, qu'il avait transvasées directement du sachet en plastique transparent où elles avaient été emballées en vrac dans un grand bol laqué rouge et noir. Les huîtres, sans coquille, grises et gluantes, aux lueurs de jade et de nacre, s'affaissaient les unes sur les autres au fond du bol, et se laissaient cueillir mollement entre mes baguettes inexpertes et glissantes pour finir dans ma bouche, fraîches, iodées, délicieuses. De temps en temps, je posais les baguettes et buvais une gorgée pour finir mon Efferalgan. Bernard, qui me tournait le dos, en pull zippé, préparait les côtelettes sur un vieux réchaud à gaz, à côté d'un évier, que surplombait une tablette remplie d'accessoires de toilette, bombes aérosols, mousses à raser, brosses à dents et lotions. Retournant les côtelettes et laissant les champignons mijoter sur le feu, il revint vers moi pour mettre le couvert, apporta les assiettes et le pain, et je l'aidai à les répartir sur la table, déplaçai et une vieille bouteille en plastique de thé oolong entamée et quelques vieux journaux, que je déposai à côté de moi sur les marches. Nous étions passés à table. Bernard avait apporté la poêle et les deux rapiers de champignons sur la table et avait réparti les côtelettes dans les assiettes de la pointe de sa fourchette (pour moi, une seule, je n'avais pas très faim). Il déboucha la bouteille de Médoc, nous servit à chacun un demi-verre avec mesure, et me demanda de sa voix douce et chuchotante si j'avais senti le tremblement de terre de ce matin, il paraît que cela avait été une sacrée secousse, presque cinq à Tokyo, dit-il en reposant la bouteille sur la table, c'est du sérieux. Je ne répondis pas. Je cessai de manger, reposai ma fourchette sur la table. Je ne me sentais pas bien. Brusquement, l'évocation du tremblement de terre m'avait fait remonter à l'esprit une bouffée d'émotions brutales et désordonnées, et, bien qu'il n'y eût vraiment rien d'indiscret dans la question de Bernard — cela avait été à peine une question, et pas même personnelle —, je sentis mes yeux se brouiller, et je m'excusai un instant, je me levai et sortis prendre l'air dans le jardinet.

A la fin du repas, pendant que Bernard s'était relevé pour préparer le café, posant sa petite cafetière italienne sur le brûleur à gaz et que je l'aidais à débarrasser, vidant les restes de

côtelettes dans la poubelle et allant déposer les assiettes sales dans l'évier, je lui demandai si je pouvais envoyer un fax à Tokyo. Bernard disparut dans le salon pour aller me chercher de quoi écrire (il se déchaussait et se rechaussait en silence avec une fluidité naturelle, dans une sorte d'aisance inconsciente des déplacements et des gestes). Il revint dans la cuisine et me tendit un bloc de papier, et un pinceau (par facétie, avec un sourire prudent, si d'aventure je voulais calligraphier mon fax). Je souris et pris le pinceau. Oui, pourquoi pas, dis-je. Je m'étais rassis, et je traçais maladroitement les lettres de mon message au pinceau sur un coin de la table de la cuisine. Une lampe à abat-jour tombait du plafond et diffusait une lumière cuivrée dans la pièce. Lorsque j'eus terminé, Bernard me guida au premier étage de la maison pour envoyer le fax, nous ôtâmes nos chaussures tous les deux, je n'avais nullement sa souplesse d'exécution féline, et, lourdement assis en manteau sur les marches, je délaçais mes chaussures l'une après l'autre, avant de faire une pénible volte-face pour me relever et le suivre en chaussettes sur les marches étroites et glissantes des escaliers. Au premier étage, à peine éclairé, nous prîmes à gauche pour entrer dans son bureau. L'appareil était posé sur le sol, dans un angle de la pièce, et il m'indiqua rapidement son mode de fonctionnement avant de redescendre. Je relus une dernière fois le message, qui avait des allures de texte de corbeau avec ses grandes lettres anonymes tracées au pinceau (Marie. Tout va bien. Je suis à Kyoto chez Bernard. Ne m'attends pas). J'allai prendre un stylo sur son bureau et je rajoutai : Ciao, ciao, à la main, et je signai, barrai le haut de la feuille avec le numéro de sa chambre : Room 1619. Je glissai la feuille dans l'appareil, composai le numéro de télécopie de l'hôtel et envoyai le fax. Je songeai alors, en regardant tristement la feuille passer dans l'appareil, que, si Marie n'était pas à l'hôtel maintenant, à son retour, elle trouverait la sinistre annonce *You have a fax. Please contact the central desk*, qui brillerait sur l'écran bleu du téléviseur de notre chambre vide.

Je descendis prudemment les escaliers pour rejoindre Bernard au salon, je fis glisser la paroi coulissante pour entrer, la refermai derrière moi. La pièce était chaude, calfeutrée, les fusumas fermés de tous côtés. Nous étions assis par terre sur une couverture chauffante, en bordure d'une table basse remplies de journaux, et j'avais fini par enlever mon manteau, que j'avais posé à côté de moi, en boule, sur la natte. Bernard s'était agenouillé pour ouvrir une commode dans la paroi et avait sorti une bouteille de whisky hors d'âge, s'était servi un verre et m'en avait proposé un, j'en avais accepté une goutte. Il avait rangé la bouteille, choisi un C.D. sur lequel il avait soufflé avant de l'introduire dans le lecteur pour mettre de la musique, quelque chose de doux et reposant. Nous sirotions nos whisky en chaussettes, Bernard assis en tailleur et moi les jambes allongées, mon verre à côté de moi. J'avais ouvert le *Japan Times* du jour et l'avais déployé sur le tatami pour voir s'il était déjà question du tremblement de terre, mais je ne trouvai rien, et, continuant de le feuilleter au hasard, je m'arrêtai sur la dernière page et pris connaissance des résultats de sumo du grand tournoi de Tokyo, qu'illustrait une photo de Musashimaru (en supermauvaise posture). Bernard, buvant une gorgée de temps à autre, m'expliquait qu'il devrait partir très tôt demain matin (il donnait des cours de philosophie dans une fac lointaine et avait un premier cours à neuf heures), il ne rentrerait sans doute qu'à la nuit, il n'était pas sûr qu'on se voie demain, et il me donna quelques instructions pour la maison, nous nous relevâmes et traversâmes la chambre dans l'obscurité pour aller visiter la salle de bain (il déposa une serviette et un gant sur un tabouret à mon intention), puis les toilettes, au fond du couloir, traditionnelles, que j'aurais dites à la turque si elles n'avaient été plus vraisemblablement japonaises. Il voulait bien me laisser les clés de la maison, disait-il, mais ce n'était d'aucune utilité, personne ne fermait jamais la porte à clé (le seul risque, si je le faisais, était de ne plus pouvoir rentrer), le téléphone, j'avais vu, était au premier étage dans son bureau, il me confiait son vélo, je pouvais m'en servir, m'expliquait-il tandis que nous revenions sur nos pas dans la pénombre de la coursive qui donnait sur un jardin intérieur (pas de recommandations particulières pour le vélo, tu connais le principe de la bicyclette, n'est-ce pas, me dit-il malicieusement — on voyait bien qu'il était pédagogue — on roule à gauche au Japon, ajouta-t-il, pince-sans-rire, sans se retourner).

Le lendemain, je me réveillai dans une maison silencieuse. J'étais couché dans un futon au milieu d'une pièce vide et inconnue aux couleurs naturelles et passées, paille et riz, et je respirais difficilement, mon rhume semblait avoir gagné la tête et s'être propagé au front, mes sinus étaient engorgés. Il faisait glacial et humide dans la pièce, et je ne me levai pas tout de suite. Je restais étendu sur le dos, et j'écoutais la pluie tomber sur le toit et dans le jardin, pluie légère et pourtant étonnamment bruyante, comme amplifiée par les résonances des surfaces creuses sur lesquelles elle tombait, qui rebondissait dans un murmure permanent

d'éclaboussures sur les tuiles et les planchers, dégouttait des chéneaux et des branches, j'entendais même de temps à autre l'infime explosion d'une seule goutte sur l'arrondi d'une pierre. La chambre donnait sur une coursive intérieure aux parois vitrées qui faisait le tour de la maison, et, de mon lit, allongé au centre de la pièce à la hauteur des nattes, je voyais un petit jardin avec de la mousse et quelques arbustes, une étroite bande de ciel gris au-dessus d'un toit de tuiles bleues en forme de pagode. Le jardin baignait dans une brume lourde et basse, qui stagnait en suspension dans l'air gris et humide. Je me penchai hors du lit pour prendre ma montre et lus onze heures et quart sur le cadran, une heure qui ne correspondait à rien pour moi, qui n'évoquait rien de particulier, il aurait pu être huit heures ou trois heures, cela serait revenu au même, je n'attendais d'ailleurs rien de précis d'aucune heure.

Je ne quittai pas la maison ce jour-là. Après une prudente visite d'inspection au premier étage en caleçon et tee-shirt sans faire de bruit dans les escaliers (un rapide coup d'oeil dans la chambre de Bernard pour m'assurer qu'il n'y avait personne, une pause plus longue dans son bureau, où j'avais distraitement passé un doigt sur les papiers qui traînaient sur la table), j'étais redescendu me faire du café, j'avais traîné dans le salon à lire des vieilles revues, assis par terre sur la natte, une couverture sur les épaules. Parfois, j'éternuais et je détachais un fragment de papier d'un rouleau de Sopalin pour me moucher. Je me sentais mal, j'avais des frissons. J'avais fini par retourner me coucher, fiévreux, les membres endoloris.

Les heures passaient. Il cessa de pleuvoir, je me rendormis, je me réveillai, je ne savais plus très bien. Je ne faisais rien de particulier, je ne quittais pas la chambre, transpirant, le front chaud, l'esprit vide. Je me complaisais dans la fièvre. Je restais des heures au lit sous l'épaisse couverture du futon bien enroulée autour de mes épaules, je savourais la fragilité de ma poitrine, la faiblesse de mes membres, je me réfugiais au fond de l'édredon pour m'imprégner de sa douceur et de sa chaleur, je me levais parfois, chancelant jusqu'à la cuisine pour me faire du thé et je le buvais brûlant dans mon lit pour conjurer les frissons, je mangeais de minuscules quartiers de pommes que je pelais sans forces dans la chambre en déposant les épluchures à côté de moi dans une soucoupe, je me levais pour aller faire pipi, la verge froncée, endolorie, fragile, comme fiévreuse elle aussi, je grelottais pieds nus dans la coursive, retournais rapidement me coucher et m'enrouler sous les couvertures pour me réchauffer. Je prenais ce refroidissement comme une fatalité, un luxe, une expérience. Je ne m'habillai pas de la journée, je ne me rasai pas, je lisotais des vieux journaux, je rêvassais dans le lit, les yeux au plafond, je me recroquevillais sous la couette, je somnolais quelques minutes, je me préparais des médicaments effervescents que j'avalais en grimaçant, je tâchais d'extraire de mon corps affaibli et souffrant des voluptés inconnues, des sensations inédites, même si, en matière d'agréments des sens, ma vieille carcasse ne s'en laissait pas compter, qui aspirait aux caresses de l'eau ou aux douceurs des femmes plutôt qu'aux subtils raffinements du rhume et de la fièvre auxquels j'essayais de l'initier.

Les heures étaient vides, lentes et lourdes, le temps semblait s'être arrêté, il ne se passait plus rien dans ma vie. Ne plus être avec Marie, c'était comme si, après neuf jours de tempête, le vent était tombé. Chaque instant, avec elle, était exacerbé, affolant, tendu, dramatisé. Je sentais en permanence sa puissance magnétique, son aura, l'électricité de sa présence dans l'air, la saturation de l'espace dans les pièces où elle entrait. Et maintenant plus rien, le calme des après-midi, la fatigue et l'ennui, la succession des heures.

De temps en temps, le téléphone sonnait dans la maison, et je le laissais sonner. Les premières fois, cela m'avait alarmé d'entendre les sonneries résonner à l'étage, j'avais ressenti comme une tension de ne pas aller répondre, une oppression croissante à mesure que les sonneries continuaient de retentir dans le vide, puis je m'y étais habitué, et je laissais sonner le téléphone dans la maison aussi longtemps qu'il fallait en toute indifférence.

Cela dura presque quarante-huit heures ainsi, le premier jour je ne vis pas Bernard, et, le second, à peine, très brièvement, en début d'après-midi. Je venais d'émerger d'un sommeil comateux de près de trente-six heures, entrecoupés de brèves allées et venues de mon lit à la cuisine, et, croyant être toujours seul dans la maison, j'étais sorti de la chambre pour aller prendre le petit-déjeuner, traversant le salon en me grattant la cuisse et me rajustant nonchalamment les couilles dans mon caleçon flétri (quel homme d'action, vraiment). Un large soleil entrait dans la cuisine, qui inondait le sol et me fit mettre la main en visière au-dessus du front pour me protéger les yeux instinctivement, quand, m'arrêtant sur le seuil, j'aperçus

Bernard torse nu devant l'évier, en pantalon beige et une serviette de bain blanche autour du cou, des sandales aux pieds, les joues pleines de mousse, qui se rasait avec soin dans un minuscule miroir posé sur une étagère, à côté de la machine à laver. Il me salua à voix basse en japonais, sans se retourner, en continuant à se raser méticuleusement le haut de la lèvre, et, comme je restais sur le seuil à ne rien dire, il me dit qu'il ne dînerait pas là ce soir, qu'il allait ressortir. Il fait beau, tu as vu, dit-il. Depuis longtemps ? dis-je. Il s'interrompit. Il se retourna pour me considérer, longuement, le rasoir à la main, la serviette autour du cou, le visage blanc de mousse, une joue oui, une joue non. Je m'étais assis sur les marches de la cuisine, pieds nus, en caleçon, je me caressais le mollet du bout des doigts. Depuis ce matin, dit-il, et il se remit à se raser pensivement (je ne sais pas ce qu'il pensait, s'il avait compris que je n'avais pas quitté la maison depuis l'avant-veille).

La première fois que je quittai la maison, je me retournais sans cesse dans la rue, je craignais de ne pas la retrouver, j'essayais de poser des jalons visuels, je repérais des poteaux télégraphiques, une maison en travaux, un fragment d'avenue qui s'éloignait en tournant à un croisement bordé d'un parapet, l'enseigne d'un magasin Toshiba. Après avoir fait glisser la porte d'entrée derrière moi, j'étais resté longtemps à observer la maison dans la rue, que rien ne distinguait particulièrement des maisons voisines, il n'y avait aucun signe extérieur caractéristique, ni nom, ni numéro, ni sonnette, ni boîte aux lettres. Pour mon esprit peu familier à ce genre de nuances, c'était partout les mêmes façades en bois sombre striées de lattes verticales, les mêmes portes coulissantes, les mêmes fenêtres fermées par des stores de bambou, les mêmes toits. Le seul repère distinctif que je finis par trouver fut la voiture du voisin, une petite Toyota blanche garée contre la façade de sa maison, les roues mordant sur le trottoir, mais je n'ignorais pas, en m'éloignant dans la rue après avoir bien localisée la voiture par rapport à la maison de Bernard, que c'était là un repère éphémère et mobile, précaire, impermanent.

J'avais continué dans les ruelles et j'avais pris le métro à Kuramaguchi, j'étais descendu quelques stations plus loin. Je ne savais pas où j'allais, Bernard m'avait laissé un plan de la ville et je le consultais à peine, je projetais vaguement de retourner sur les traces de mon passé en prenant le chemin de l'auberge où j'avais séjourné avec Marie il y a quelques années, mais je n'hésitais pas à m'engager dans des ruelles adjacentes et je finissais par m'égarer, je revenais sur mes pas, faisais des haltes et des détours, perdu dans mes rêveries. Les mains dans les poches de mon manteau, je remontais une large avenue en direction de la Kamo dans la superbe lumière d'hiver, l'air était pur et glacé. Je n'avais plus de fièvre, je me sentais reposé. Je marchais au hasard, sans but, je me perdis dans des embouteillages de piétons au grand carrefour de Kawaramachi, où les portes des grands magasins prolongeaient les trottoirs et happaient les passants (larges portes automatiques et silencieuses chez Takashimaya, cuivrées, plus lourdes, plus ouvragées, chez Hankyu). Je flânaï dans d'interminables galeries couvertes où l'on trouvait aussi bien des vêtements que des bagages, des casseroles, des vidéodisques, je passais le seuil de boutiques de calligraphie et regardais les encres rares, en bâtonnets solides, noirs avec une inscription verticale dorée, et les pinceaux précieux (en poils de je ne sais quoi, qui coûtaient la peau du cul). Je musardais dans les marchés, je m'arrêtais ici et là devant les gros tonneaux en bois de la devanture d'une échoppe et concevais mollement le désir d'acheter des tranches de thon géantes, du shiso, des couteaux japonais, des légumes marinés dans du vinaigre aux couleurs acidulées, rose vif du gingembre, jaune du daïcon, violacé de l'aubergine.

Je n'allais nulle part précisément. Parfois, à un carrefour, je m'arrêtais pour consulter mon plan et je poursuivais ma route le long de ce qui me semblait être Higashioji, long boulevard gris en courbe, pollué et bruyant, embouteillé de camions et de bus qui roulaient au pas, bloqués dans la circulation, une touche d'orange à leur fronton à côté d'un numéro, d'un idéogramme mystérieux et d'une destination, Kyoto Station, Ginkakuji. Je venais de rejoindre les abords du canal et j'avais commencé de le longer, quand je reconnus avec émotion la silhouette rouge orangée du sanctuaire Heian, dont le portique se dressait au loin parmi les arbres, je n'avais jamais vu une telle nuance de rouge, cette couleur indéfinissable, ni rose ni vraiment orange, ce rouge dissous, crémeux, exténué — le vermillon du soleil couchant de certaines nuits d'été, quand l'astre rond à l'horizon, pâle et jetant ses dernières lueurs rouge orangées, s'enfonce lentement dans la mer au-dessus d'un ciel bleu clair presque laiteux. L'auberge où nous avons séjourné avec Marie se trouvait à deux pas, nous passions par ici tous les jours à l'époque, tous les matins nous traversions le petit pont de bois rouge orangé qui enjambait le

canal. Je traversai le pont dans la lumière déjà déclinante du jour, et je sentais que je me rapprochais des ombres du passé, les lieux me devenaient familiers, je retrouvais l'âme de certains endroits enfouis dans ma mémoire, je reconnus le musée d'art moderne et un banc où nous nous étions photographiés. Il y avait, quelque part à Paris, une photo de Marie et moi sur ce banc, que Bernard avait prise, et, même une photo de nous trois prise le même jour sur le petit pont rouge orangé par une jeune inconnue avec l'appareil jetable que nous venions d'acheter, Bernard lui avait confié l'appareil puis il avait couru pour nous rejoindre et je nous revois très bien serrés tous les trois sur cette photo, Bernard droit comme un i, fier comme Artaban, moi indécis, avec cet air un peu compassé, ce sourire de médecin-légiste que j'ai parfois sur les photos, et Marie au milieu, souriante et mutine, avec quelque chose de foncièrement assuré et heureux dans l'expression, le regard embué d'un voile pensif, Marie dans mes bras, la tête légèrement inclinée sur mon épaule.

La nuit tombait quand je m'approchai de l'auberge. La rue où se trouvait l'hôtel était bordée d'un parc derrière lequel se devinaient des ombres et s'entendaient des cris indistincts, et, d'un coup, des rampes de projecteurs de stade très puissants s'allumèrent derrière les grillages et se mirent à éclairer un terrain de baseball dans le crépuscule, qui, en quelques secondes, fut envahi par une centaine de jeunes gens bruyants qui se dispersèrent en différents groupes, certains s'échauffant sur la pelouse synthétique dont les projecteurs faisaient ressortir le vert artificiel, d'autres commençant déjà à se jeter mollement la balle et se déhanchant pour les taper avec leurs battes, des casquettes sur la tête, vêtus de tenues blanches et bleues de Yankees ou de Dodgers. Je m'étais arrêté pour regarder distraitement leurs prestations derrière les grillages, et je me remis en route dans la pénombre, les réverbères n'étaient pas encore allumés dans la rue, et je fis les derniers mètres dans une lumière crépusculaire, on apercevait des traînées horizontales roses et noires dans le ciel au-dessus de l'avenue qui passait au loin. Un chemin de pierres plates, de dalles espacées serpentant dans un jardin de mousse, menait à l'entrée de l'auberge, qu'éclairait une unique lanterne de pierre. Je m'étais arrêté au milieu du chemin, debout dans l'ombre des bosquets, les mains dans les poches de mon manteau. Je regardais la façade silencieuse, je guettais un signe du passé, un son, une odeur, un détail particulier, je restai là quelques minutes, les sens aux aguets, et revins sur mes pas, je n'avais rien à faire là.

En revenant vers les abords du canal, je regardais le vaste portique du sanctuaire Heian enveloppé d'obscurité dont la couleur rouge orangée s'était comme atténuée de nuit. Je me sentais mélancolique. Je m'attardai sur l'esplanade, m'avançai jusqu'aux portes du musée d'art moderne. Le musée était fermé. Je collai mon visage à la vitre et regardai un instant à l'intérieur, on ne voyait pas grand-chose, une exposition était en cours de montage, il y avait des échafaudages le long des cimaises des salles du rez-de-chaussée, quelques bâches protectrices par terre, des immenses caisses en bois entreposées contre les murs, et d'autres, plus petites, métalliques, un peu partout sur le sol. Je traversai la rue et me dirigeai vers le grand bâtiment de pierres, aux allures de bibliothèque ou d'université, du musée municipal des beaux-arts de Kyoto, mais les portes étaient fermées, condamnées par des grilles, et je n'insistai pas, j'entrai dans une cabine téléphonique et appelai Marie à Tokyo. Ce n'était pas la première fois que j'essayais de la joindre, j'avais déjà essayé plusieurs fois de chez Bernard, mais elle n'était jamais là, je tombais toujours sur un réceptionniste de l'hôtel, qui me passait sa chambre, où la sonnerie résonnait interminablement dans le vide.

Cette fois-ci encore, après un bref échange en anglais avec le réceptionniste, j'entendis les sonneries se succéder dans le vide, et je m'apprêtais de nouveau à renoncer quand j'entendis décrocher. Il ne s'ensuivit aucun son, aucune voix, mais je sentais une présence au loin, j'entendais une respiration. Marie, dis-je à voix basse. Elle ne répondit pas tout de suite. Puis, dans un murmure, elle finit par me dire qu'elle dormait, c'était à peine une phrase articulée, plutôt une plainte alanguie, encore ensommeillée. De la cabine, je voyais un arrêt de bus désert. Il faisait nuit, quelques piétons passaient sur le trottoir en direction du sanctuaire Heian. Elle me demanda quelle heure il était, et je soulevai mon bras dans la pénombre de la cabine pour regarder l'heure, je lui dis qu'il était six heures moins vingt. Six heures moins vingt, répéta-t-elle. C'était une heure qui ne lui disait rien apparemment, et même qui la déconcertait, qui renforçait la légère confusion qui devait régner dans son esprit, comme si elle ne parvenait pas à établir si c'était six heures du soir ou six heures du matin, puis les choses revinrent peu à peu, et elle m'expliqua que Yamada Kenji devait venir la chercher à l'hôtel à sept heures pour dîner. Je faisais la sieste, me dit-elle, et alors je reconnus sa voix, son timbre, son

intonation, l'once de sensualité et de malice qui la caractérisait. Marie, c'était Marie, elle était près de moi, j'entendais son souffle. Je ne bougeais pas dans la cabine, je ne disais rien, je l'écoutais en silence, elle s'était mise à parler, lentement, calmement. Elle allait bien, me disait-elle, elle était très concentrée, complètement prise par le travail, ses journées étaient épuisantes, mais le montage de l'exposition était fini, je ne lui manquais pas tellement finalement, c'était peut-être mieux pour son travail que je ne sois pas là. Oui, je crois que je suis mieux seule en ce moment. Elle disait tout cela d'une voix égale et douce, légèrement ensommeillée, et je songeais que je ressentais la même chose qu'elle, je ne pouvais que m'incliner devant sa lucidité glaçante, même si j'aurais préféré faire les mêmes constatations moi-même, car on allège toujours la douleur et la cruauté d'un constat par la satisfaction d'en établir soi-même la pertinence.

En général, je n'aime pas le téléphone, mais ce soir, je ne voulais pas raccrocher, je voulais prolonger la conversation, la poursuivre interminablement, en suivre les boucles et les méandres, pour ne rien dire de particulier, pour le plaisir de me laisser bercer par la voix de Marie, ou même de me taire en sa compagnie — parfois, nous nous taisions quelques instants ensemble —, et Marie aussi, apparemment, avait pris goût aux agréments de mes silences, si ce n'est à ceux de ma conversation, nous continuions à nous parler de choses et d'autres à voix basse dans la pénombre, moi debout dans la cabine qui relevais parfois les yeux et regardais par la vitre l'entrée du musée d'art moderne déserte dans la nuit, et Marie dans la chambre d'hôtel, qui n'avait sans doute même pas quitté son lit pour répondre et se prélassait sous les draps en continuant à me parler dans le noir, elle n'avait peut-être même pas allumé la lampe de chevet à côté d'elle, et seule brillait dans l'obscurité de la chambre la veilleuse d'urgence des tremblements de terre qui jetait un pâle rayon blanc au pied de la table de nuit. J'imaginai très bien Marie nue sous les draps dans cette chambre d'hôtel surchauffée qui puait les fleurs fanées des bouquets dont on la couvrait depuis plusieurs jours, certains pas encore sortis de leur emballage de papier transparent, posés ici et là sur la table, abandonnés sur une chaise, et le somptueux bouquet d'orchidées qu'elle avait trouvé à son arrivée et dont elle avait tout de suite retiré la carte de visite pour lire le nom de Yamada Kenji (qu'elle avait aussitôt maudit en pliant la carte en deux entre ses doigts d'un pincement sadique pour le punir de n'être pas venu nous chercher à l'aéroport), dont l'eau croupissait maintenant dans le vase, les fleurs rabougries et quantité de graines pourpres minuscules tombées par terre qui formaient un fin tamis sur la moquette. La chambre était tantôt étouffante et surchauffée, et tantôt glacée, elle avait depuis longtemps renoncé à comprendre quelque chose au thermostat fantasque qui réglait la température, elle s'habillait ou se déshabillait au gré de ses dérèglements, m'expliquant que certaine nuit elle se réveillait en grelottant, le chauffage coupé qu'elle n'arrivait plus à faire repartir, qu'elle ouvrait tous les placards pour sortir des couvertures et des couettes qu'elle jetait en désordre sur le lit, car elle caillait dans la chambre à trois heures du matin, qu'elle devait mettre un pull et des chaussettes avant de se recoucher, et qu'à d'autres moments la chambre était un hammam, elle était obligée de se déshabiller complètement dès qu'elle rentrait, d'entrouvrir sa chemise avant même de poser ses affaires sur la table, prenant une douche et se promenant pieds nus sur la moquette dans le grand peignoir blanc en éponge de l'hôtel, la poitrine bientôt de nouveau luisante de sueur, les cuisses et les aisselles moites dans l'air chaud et chargé d'humidité, et toujours impossible d'ouvrir la fenêtre, finissant par ne plus supporter la chaleur et ôtant même le peignoir, allumant une cigarette et s'asseyant nue à la table pour écrire une lettre devant la grande baie vitrée qui dominait le quartier de Shinjuku. Elle regardait par la fenêtre sans vraiment voir la ville et elle réfléchissait, nue sur la chaise, le fax que je lui avais envoyé à côté d'elle sur la table. Elle relisait le fax et écrivait quelques mots sur une feuille blanche à en-tête de l'hôtel, elle m'écrivait une lettre, elle m'écrivait une lettre d'amour. Je t'ai écrit une lettre, mon amour, me dit-elle avant de raccrocher.

Je ressortis de la cabine, bouleversé, le cœur serré, infiniment heureux et malheureux. Avec elle, en cinq minutes, je ne savais plus qui j'étais, elle me faisait tourner la tête, elle me prenait la main et me faisait tourner sur moi-même à toute vitesse jusqu'à ce que ma vision du monde se dérègle, mes instruments s'affolent et deviennent inopérants, je n'avais plus que faire de la logique et de la réflexion, tous mes repères étaient brouillés, je marchais dans l'air glacé de la nuit et je ne savais pas où j'allais, je regardais l'eau noire briller à la surface du canal et je me sentais happé par des pulsions contradictoires, exacerbées, irrationnelles. Je m'étais assis sur un banc dans l'allée qui longeait les berges, et j'avais sorti l'acide chlorhydrique de la poche de mon manteau, je regardais pensivement le flacon entre mes mains. Je tentais de

résister à la violence des sentiments qui me portaient vers Marie, mais il était trop tard, son charme avait de nouveau opéré, et je sentais que j'allais encore une fois me laisser entraîner dans la spirale, si ce n'est des déchirements et des drames, de la passion.

Je repassai chez Bernard, rassemblai mes affaires et lui laissai un mot en évidence sur la table de la cuisine. Je rentrais à Tokyo.

L'air était pur et la nuit claire. Le taxi filait en direction de la gare, sur une longue ligne droite triste sans aucun magasin, qui longeait dans l'obscurité les murailles du Palais impérial. J'étais assis à l'arrière du taxi, mon sac à côté de moi sur la banquette, et je ne pensais à rien. Le taxi me laissa devant la gare à l'entrée des Shinkansen, et j'allai acheter un billet. Passé les portillons d'accès, je levai la tête vers le tableau des départs, qui affichait en alternance des renseignements en japonais et en anglais, les caractères électroniques se succédant en fondus enchaînés pour annoncer les numéros des trains et les horaires de départ, et je me rendis compte que j'avais un train dans quatre minutes au quai numéro trois. Je hâtai le pas dans le hall, courus dans les escaliers mécaniques et arrivai sur le quai pratiquement en même temps que le train qui entrait en gare en provenance de Hakata. Le train était bondé, je marchais le long du convoi, et je ne distinguais aucune place libre à l'intérieur en me penchant aux minuscules hublots qui se découpaient dans le fuselage blanc et bombé du Shinkansen. Je continuais à progresser le long du quai vers l'avant du convoi, et, voyant que le quai commençait à se vider, je sentis que le départ était imminent et je montai en toute hâte dans une voiture. Le train partit, quitta lentement la gare — et, debout à la portière, penché à la vitre, je regardai les collines de Kyoto disparaître dans la nuit.

Je n'avais trouvé de place assise que dans un compartiment fumeur, et, au bout de quelques minutes, je commençai à transpirer sur mon siège, j'avais mal au cœur, je me sentais barbouillé, nauséux. Je me levai et me rendis aux toilettes, que je fermai à clé, et, aussitôt, avant même de m'être penché vers la cuvette, je sentis ma poitrine être soulevée par un violent haut-le-cœur et je crus que j'allais vomir, mais rien ne sortit de ma gorge, si ce n'est un maigre filet de salive, que je contins avec ma langue. Je m'accroupis sur le sol, empêtré dans les pans de mon long manteau gris noir, sans force, et restai là, les yeux dans le vague, qui pleuraient involontairement, des larmes se formant à leurs bordures. J'essayais de vomir, mais rien ne venait, et je glissai un doigt au fond de ma gorge pour m'y aider. Alors, lentement, péniblement, difficilement, je vomis quelques gouttes. C'était extrêmement douloureux, et je me sentais mourir, je sentais la proximité physique et concrète de la mort au contact du métal froid de la cuvette, je sentais mes forces m'abandonner, mais, si mon corps flanchait et était prêt à s'écrouler par terre le long du cabinet, mon esprit bravait ma déchéance, et, comme un orchestre qui continue de jouer imperturbablement pendant un naufrage, je m'étais mis à fredonner mentalement, très doucement, de façon lente et saccadée, répétitive et absurde, une vieille chanson des Beatles dont je déroulais la mélodie dans un murmure mental déchiré et poignant : *"All you need is love — love — love is all you need"*, et, sans pouvoir aller plus avant dans la chanson, ma poitrine se soulevait dans un nouveau spasme et quelques gouttes de vomi très aigre giclaient dans la cuvette. Mais, loin de renoncer, à genoux dans les toilettes du train, triomphant mentalement, je continuais à chanter opiniâtrement, mes lèvres s'entrouvraient, affaiblies et pâteuses, et je murmurais d'une voix plaintive au-dessus de la cuvette : *"All you need is love — love — love is all you need"*, dans ce train étrangement silencieux qui filait à trois cent kilomètres heures vers Tokyo.

J'arrivai à Tokyo dans la nuit, un peu avant dix heures et demi. Le Shinkansen ralentit à l'approche de la gare, et les quartiers de Shimbashi et de Ginza se déroulèrent lentement aux fenêtres, illuminés de milliers de lumières d'hôtels et de panneaux publicitaires qui clignotaient dans la nuit. En descendant du train, je me mis tout de suite en quête d'un téléphone. Je trouvai un appareil public sur le quai, et j'appelai Marie à l'hôtel. J'entendais mal dans le tumulte de la gare, des gens passaient près de moi, des annonces résonnaient dans les haut-parleurs du quai, je fermais les yeux pour mieux me concentrer et entendre la voix de Marie lorsqu'elle décrocherait, mais les faibles sonneries que j'entendais au loin se succédèrent en vain dans le récepteur, Marie n'était pas là. Je raccrochai pensivement, descendis les escaliers et sortis de la gare. Je marchai quelque peu au hasard dans les rues de Tokyo, finis par hélér un taxi. Il s'arrêta quelques mètres plus loin en bordure du trottoir, je vis la porte s'ouvrir automatiquement à mon intention. Je pressai le pas, et montai dans la voiture, pris place sur la banquette arrière. Shinagawa, dis-je, *Contemporary Art Space*.

Le taxi m'avait laissé sur le parking de l'hôtel à proximité du musée, on ne pouvait aller plus loin en voiture. La nuit était claire, il y avait un fin croissant de lune dans le ciel, et je suivais l'allée boisée qui descendait vers le lac en direction de l'entrée principale du musée. Je sonnai à la porte d'entrée. Tout était sombre, il n'y avait pas de lumière dans l'allée, ni d'enseigne au portail du musée, seule ressortaient de l'obscurité les deux points rouges des caméras de surveillance dont on apercevait le profil d'ombre sur des bras articulés. J'entendis un grésillement dans le parlophone, puis une voix japonaise un peu brouillée qui semblait poser une question. Je ne répondis pas et m'avançai simplement dans la pénombre pour mettre mon visage en évidence dans le champ d'une des caméras. Au bout de quelques minutes, lentement, le portail s'ouvrit et un jeune homme apparut, qui tenait la poignée. Je ne lui laissai pas le temps de m'interroger, d'hésiter ou de tergiverser, je passai la porte, je forçai le passage et entrai dans l'enceinte du musée, ma carrure était impressionnante dans mon grand manteau gris noir, j'avais une démarche volontaire et je marchais d'un pas décidé à travers les pelouses en direction du bâtiment, je l'entendis refermer la porte précipitamment et me suivre dans l'allée en m'expliquant que le musée était fermé (it is closed, it is closed, répétait-il d'une voix altérée).

J'allai tout droit dans la salle de contrôle, où j'avais vu Marie pour la dernière fois il y a quelques jours — à l'endroit même où, pour la première fois, j'avais pris conscience que c'était fini entre nous, que nous avions rompu. Les écrans étaient uniformément noirs à présent, avec la même allure hypnotique de monochromes tremblotants, qui, peu à peu, à mesure qu'on les regardait, faisait apparaître des détails, des formes et des contours dans les salles d'exposition du musée. Là où, la dernière fois, il n'y avait que le vide des murs blancs et des espaces d'exposition déserts, se devinaient à présent les contours de l'exposition de Marie, on apercevait des photos sur les murs, des profils d'oeuvres dans les salles. Je me tenais debout devant les écrans à essayer de distinguer les pièces exposées et à les reconnaître, quand, soudain, mon oeil fut attiré par une forme qui se déplaçait sur un des écrans de la rangée supérieure, forme qui traversait le champ brouillé et neigeux du moniteur et se dirigeait vers moi. La forme se dépouilla presque aussitôt de sa virtualité électronique et apparut en réalité de chair au seuil de la salle de contrôle, c'était le jeune homme qui m'avait ouvert la porte du musée. Il m'observa un moment à distance sans bouger d'un air à la fois timide, mauvais et soupçonneux, et je sentais qu'il allait se passer quelque chose, je sentais que son calme n'était qu'apparent, que c'était celui qui précède la tempête, qu'il allait entrer dans la pièce pour m'empoigner et me forcer à quitter les lieux, et, au moment où je le vis bouger, je sortis le flacon d'acide chlorhydrique de la poche de mon manteau, et le brandis devant lui pour le tenir à distance. J'étais calme, mon regard était fixe et dur. Il s'arrêta, ne paraissant pas bien comprendre ce que je lui voulais et ce que j'avais à la main. Je dévissai le bouchon, et, aussitôt, dans un assaut de fumée et de vapeurs délétères qui sortaient du flacon, mes yeux se mirent à brûler et mes muqueuses à piquer. Je tenais le flacon à la main, loin de moi, de son odeur âcre et de ses vapeurs corrosives, et le type était devenu très pâle, et s'était mis à tousser, la gorge et la langue irritées par l'acide, et reculait à petits pas sans cesser de me faire face, les bras relevés comme en bouclier devant le corps, qui me souriait maintenant, étrangement, comme pour me dire que tout allait bien, que je pouvais rester, que c'est lui qui partait.

Je quittai la salle de contrôle et entrai dans les salles d'exposition, le flacon à la main. J'avançais dans le noir du musée, les yeux hallucinés, je me promenais dans l'exposition de Marie, le flacon d'acide chlorhydrique ouvert à la main que je tenais devant moi comme une bougie, le plus loin possible de ma bouche et de mon nez pour ne pas me brûler les voies respiratoires, j'avançais lentement dans les ténèbres des salles entre les oeuvres de Marie accrochées aux cimaises, promenant l'incandescence de ma bougie devant leurs surfaces silencieuses comme pour les illuminer et en éclairer le sens, des photos de très grand format, quatre mètres sur six, qui représentaient des visages en très gros plans, parfois le visage de Marie, des détails agrandis du visage de Marie. Je passais entre des mannequins entortillés de néons éteints et de fils électriques qui avaient formes humaines dans le noir, je voyais des ombres et des profils immobiles dans des attitudes de défiance, debout sur des socles de métal, parfois un bras levé, comme des statues pétrifiées. Mes yeux brillaient d'un éclat de vif-argent, et je les écarquillais pour percer l'obscurité, je passais de salle d'exposition en salle d'exposition, ma pauvre bougie impuissante à la main, et je sentais l'âme de Marie m'accompagner dans le musée, je la sentais près de moi, je sentais sa présence. C'est alors

que j'entendis des pas dans la salle voisine. Je ne voyais rien, ma pauvre bougie n'éclairait absolument rien, j'étais tout au fond du musée, et seul un très faible rayon de lune entraît par le toit qui jetait une lueur blanchâtre sur le sol de la salle voisine. J'avais peur. J'entendais les pas se rapprocher. Marie, dis-je.

Marie était là. Ce ne fut pas à proprement parler une hallucination, car la scène eut lieu en dehors de toute représentation visuelle, mais dans un registre purement mental, dans un éclair fugitif de la conscience, comme si j'appréhendais la scène d'un seul coup sans en développer aucune des composantes potentielles, de fulgurance du bras et de forme fuyante et tombant sur le sol, d'affreuses odeurs de fumées et de chairs brûlées, de cris et de bruit de fuite éperdue sur le parquet du musée, scène qui restait en quelque sorte prisonnière de la gangue d'indécidabilité des infinies possibilités de la vie, mais qui, de simple éventualité — même si c'était la pire — pouvait devenir la réalité d'un instant à l'autre. Marie, dis-je à voix basse, Marie. Je tremblais légèrement. J'avais peur. Je fis un pas en avant. Il n'y avait personne dans la salle. Je voulus refermer le flacon d'acide chlorhydrique, mais je ne trouvais pas le bouchon, mes doigts continuaient de trembler, et je fis demi-tour, je retournai vers la lumière. La lumière avait été allumée dans le hall d'entrée du musée, une lumière blanche, franche, de plafonnier. Je vis passer la silhouette du jeune homme qui alla se réfugier derrière une paroi, où il se tint immobile, à me guetter. Je passai à côté de lui sans un regard, et quittai le musée, m'éloignai dans la nuit.

Je suivais le chemin qui descendait vers le lac dans l'air glacé de la nuit qui me fouettait les joues. Au loin, à travers les détours du sentier, j'apercevais la surface légèrement ridée du point d'eau immobile faiblement éclairé par la lune. J'avais toujours le flacon d'acide à la main, et je ne savais qu'en faire, comment m'en débarrasser. Je regardais autour de moi, cherchais des yeux un endroit où le vider. Je quittai le chemin et fis quelques pas dans le noir dans les sous-bois ocellés de lumière de lune, baissant la tête pour éviter les branches, passant prudemment entre les grosses racines grisâtres des arbres pour ne pas trébucher. J'entendis un bruit de train, et je vis passer au loin un convoi illuminé sur une voie ferrée qui passait sur un viaduc en surplomb du lac et ralentissait pour aborder la gare de Shinagawa. Je me retournai encore une fois vers l'entrée du musée, dont le portail métallique était resté ouvert, et je m'arrêtai contre un arbre pour reprendre mon souffle. Je ne bougeais plus. Il y avait là près de moi, dans l'ombre, fragile, minuscule, une toute petite fleur isolée dans la terre. Je la regardais, la lumière de la lune l'éclairait doucement et faisait luire ses pétales de délicats reflets blancs et mauve. Je ne savais pas ce que c'était comme fleur, une fleur sauvage, une violette, une pensée, et, sans faire un pas de plus, las, brisé, épuisé, pour en finir, je vidai le flacon d'acide chlorhydrique sur la fleur, qui se contracta d'un coup, se rétracta, se recroquevilla et se dissolut dans un nuage de fumée et une odeur épouvantable. Il ne restait rien de la fleur, qu'un cratère qui fumait dans la faible lumière du clair de lune, et le sentiment d'avoir été à l'origine d'un désastre infinitésimal.

Marie ne dormait pas quand je rentrai à l'hôtel. Il n'y avait pas de bruit dans la chambre et la lumière était éteinte. Je refermai doucement la porte, et avançai vers elle. Elle était debout dans la pénombre devant la grande baie vitrée et regardait la ville illuminée par la fenêtre. J'allai la rejoindre, nous ne disions rien, nous regardions le quartier de Shinjuku illuminé dans la nuit. Elle ne semblait pas surprise de me voir. Elle savait que je reviendrais ce soir. Elle m'attendait. Embrasse-moi, dit-elle.

Ostende, Barcaggio (2001)

